

63/7-8

Juillet-Août 1968

N<sup>os</sup> 7 et 8

m e n s u e l



# Brabant

*Tourisme.*



# LE BRABANT A PARIS

Les causeries franco-belges tournent aux palabres... les verres de l'amitié se multipliant !

M. Van Bever parmi ses invités français. A sa gauche, M. Gilles, chef de cabinet de M. Benedetti, préfet du département de la Seine. A sa droite : M. Pelat, vice-président du conseil général de la Seine, M. Ratouis, chef de cabinet du Syndic du Conseil général de la Seine et M. Blondeau, des Colonies de Vacances de la préfecture de la Seine.



## « Conférence au sommet »

M. le baron Marcel-Henri Jaspar, ambassadeur de Belgique à Paris, (au centre) expose son point de vue à Mme Van Leynseele et M. de Saulnier, échevins de Bruxelles, cependant que M. Van Bever, député permanent, écoute avec une attention soutenue.



# Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN

BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

COTISATION : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

## SOMMAIRE

- Le Brabant à Paris, par M.-A. Duwaerts ... p. 1
- Une petite région... mais une très haute tour, par André Hustin p. 3
- Un oratoire bruxellois du XV<sup>e</sup> siècle, par Geneviève C. Hemeleers p. 9
- Contemplons Bruxelles du Westbury, par M. Hombroeck ... p. 12
- Les Maisons du Cygne et de l'Etoile à la Grand-Place de Bruxelles, par Joseph Delmelle ... p. 16
- « Le Trésor d'Oignies », par Yves Boyen ... p. 21
- Visages de nos métiers d'art en Brabant, par Robert Goffaux p. 25
- Un siècle de costumes militaires belges, par M. M. ... p. 31
- « Poèmes d'Or sur fond de Gueule », par M. de V. ... p. 33
- La Vierge « Sedes Sapientiae » de Louvain, par Pierre Giraud p. 34
- Au repos de juillet, par Paul Dewalthens ... p. 36

Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Les manuscrits ne sont pas rendus.

## NOTRE COUVERTURE :

L'Hôtel de Ville, chef-d'œuvre d'élégance et d'habileté, vu du Westbury.

# Le BRABANT à PARIS

ou

## UN GROS SUCCÈS DE PROPAGANDE TOURISTIQUE

UNE fois de plus, le Brabant a été présent à la Foire internationale de Paris. C'est à la Fédération touristique de notre province qu'incombait la tâche délicate de le représenter. Un stand esthétique, réalisé avec un goût sûr et parfait par notre décorateur Georges Van Assel, occupait, au sein de la section étrangère, un îlot central de 200 m<sup>2</sup> en compagnie de notre Commissariat général au tourisme. Le Brabant seul s'étendait sur 100 m<sup>2</sup>.



M. Pompidou (x) président du Conseil des ministres de France, à qui M. Soubrier (xx), président du Conseil d'administration de la Foire de Paris, va présenter M. de Saulnier, (xxx), échevin de la Ville de Bruxelles. M. Philippe Van Bever (xxxx), notre président.

Nous y avons délégué quatre hôtesse : deux de la Fédération et deux du Centre d'Information de Bruxelles. Elles durent se dépenser sans compter pour répondre au véritable flot de demandes des innombrables visiteurs. La Foire n'a-t-elle point battu tous les records d'entrées cette année, au point que le chiffre de 4 millions de visiteurs était cité, au moment de la fermeture !

Mais ce qui est mieux, pensons-nous, c'est que nombre de commerçants et industriels français ont visité le stand du Brabant avec l'intention d'obtenir des renseignements plus particuliers sur les possibilités de tractations commerciales avec la Belgique. Il serait souhaitable que, dans l'avenir, notre politique d'expansion économique soit complétée par l'adjonction de spécimens de produits belges tels que bière, chocolat, glaces, confiserie, cigarettes et souvenirs typiques.

Selon les chiffres officiels d'exportation, il est certain que les produits belges s'implantent de plus en plus à Paris. Sait-on, par exemple, que sur 6.000 débits de boissons, 1.000 d'entre eux débitent des bières belges ? Cependant, un dernier effort reste à faire pour que tout soit parfait.

Nous reconnaissons, avec un plaisir évident, que les Parisiens apprécient énormément notre solide bon sens, un « bon mot » dit avec l'accent du terroir, nos maisons aux carreaux reluisants et aux intérieurs propres et coquets. Ceux qui aiment la bière belge — et ils deviennent de plus en plus nombreux — connaissent bien au boulevard Saint-Germain le « restaurant Beulemans ». Dommage que ce restaurant se soit réfugié, à présent, dans la gastronomie internationale, ce qui lui fait perdre son caractère propre !

Par contre, nous avons eu le plaisir de découvrir dans un tout autre quartier, au 75, de l'avenue Saint-Ouen, dans le 17<sup>e</sup> arrondissement, le « Bon Belge ». Et nous y avons fait la connaissance du sympathique patron, M. Julien, et de son accorte tenancière. Ici, on ne parle que bière belge... de toutes les bières belges ! On nous y servira, avec une rare qualité et dans une verrerie appropriée, tous nos « crus ».

C'est autour d'une table, en savourant une « blonde », que nous avons échangé des propos « bien belges ». M. Julien m'a parlé de ses projets futurs... d'agrandissement. Ce Montois d'origine, petit-fils de

Montois, ce Belge établi en France depuis la fin des hostilités, en 1919, n'a pas, pour autant, perdu l'amour de son pays. Vous y verrez un extraordinaire Manneken-Pis qui débite... du parfum !

Lors du mariage du Roi et de la Reine, le patron du « Bon Belge » a offert chez lui une gigantesque réception au cours de laquelle deux mille personnes ont savouré la bière belge.

De passage à Paris, vous vous devez d'aller déguster chez lui notre breuvage national.

Mais revenons à la Foire de Paris. Le 31 mai, c'était la Journée officielle de Bruxelles et du Brabant. A cette occasion, une délégation brabançonne s'était rendue à Paris. Elle était dirigée par notre président, M. le député permanent Van Bever, accompagné de M. Baken, vice-président de la Foire internationale de Bruxelles, remplaçant M. Cooremans, bourgmestre, empêché, Mme van Leynseele et M. de Saulnier, échevins, M. Chantren, directeur général de la Foire internationale de Bruxelles.

Cette délégation avait l'honneur d'accueillir dans notre stand M. Pompidou, président du Conseil des ministres de France et de présider un cocktail offert à tous les amis de Bruxelles et du Brabant à Paris. Comme nos amis sont nombreux dans la capitale française, il y eut beaucoup de monde. Au reste, Seine et Brabant ne sont-ils pas jumelés ?

Au premier rang de nos invités, on reconnaissait notre ambassadeur, le comte Marcel-Henri Jaspar, M. Pelat, vice-président du Conseil général de la Seine, à la tête d'une importante délégation, M. Gilles, chef de cabinet de M. Benedetti, préfet de la Seine, etc., etc... M. Deleuze, directeur général de la Foire de Paris ainsi que de nombreux représentants des Chambres de Commerce, tant française que belge, sans oublier les délégués des pays étrangers participant à la Foire, avaient répondu avec empressement à notre invitation.

Si l'on en juge par la qualité et le nombre des invités, notre Province, notre Capitale, notre Pays ont la cote d'amour au sein de l'Europe.

Un déjeuner officiel, servi au Grand Palais, et présidé par M. Soubrier, président du Conseil d'administration de la Foire de Paris, devait clôturer cette journée qui aura bien servi les intérêts tant économiques que culturels et touristiques de la Belgique.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

## Une petite région... ... mais une très haute tour

### Celle de RONQUIÈRES, à la limite de deux provinces

rachètent les 68 mètres de chute entre Ronquières et Godarville.

Où en sont les travaux ?

A l'heure actuelle, les travaux se poursuivent, jour et nuit, à un rythme de grande bataille. L'opération « Terrassement » bat son plein. Elle exige le déplacement de 4.200.000 mètres cubes de terre dont 2.500.000 mètres cubes de roche. Le cap des 2,5 millions a été franchi au cours du mois de mars dernier. En mai, celui des 3 millions était dépassé, ce qui revient à dire qu'il est déplacé 12.000 mètres cubes par jour de travail.

Pour arriver à ce résultat surprenant, il faut faire « donner la grosse artillerie » au point de vue armement-travail.

**A**CTUELLEMENT, pour aller en péniche d'Anvers à Charleroi, le voyage exige encore quatre jours. Quand le funiculaire pour bateaux de Ronquières sera terminé, il en faudra 2.

Cette économie qui permettra de gagner 20 francs sur chaque tonne transportée, résultera d'une série d'améliorations parmi lesquelles l'ouvrage de Ronquières apparaît d'un intérêt majeur : jamais, en effet, on n'aura réalisé dans le monde entier une rampe pour bateaux de cette envergure.

Aussi a-t-on estimé que les touristes devaient pouvoir en suivre la construction.

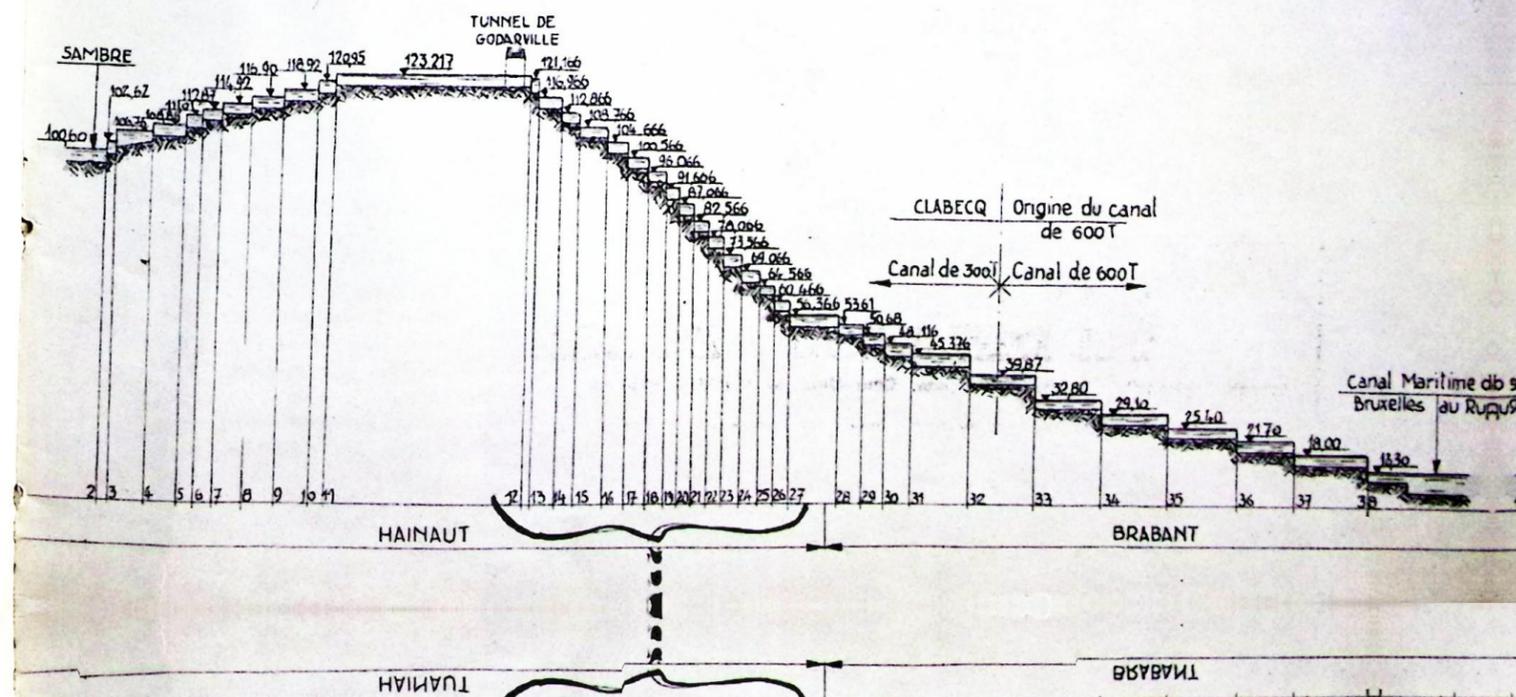
A leur intention, une salle de conférences est ouverte. Pour autant qu'ils en fassent la demande, par écrit, ils y auront accès. Un presse-boutons leur fournira des explications en français, en néerlandais, en anglais ou en allemand.

En outre, une tour géante de 125 mètres de haut coiffera l'ouvrage. De sa plate-forme supérieure, que l'on atteindra par un ascenseur, on pourra découvrir tout le canal de Charleroi à Bruxelles.

Pourquoi cette rampe de Ronquières ? Pour remplacer d'un seul coup les seize écluses qui, maintenant,

Il y a quelques années encore les chalands parcouraient un véritable escalier d'eau pour passer de l'altitude 100 sur la Sambre à l'altitude 13,30 mètres sur le canal maritime de Bruxelles. Cet escalier comportait 38 marches : autant d'écluses où la file et l'attente étaient de mise. Il n'y aura plus que 11 ouvrages dans trois ans.

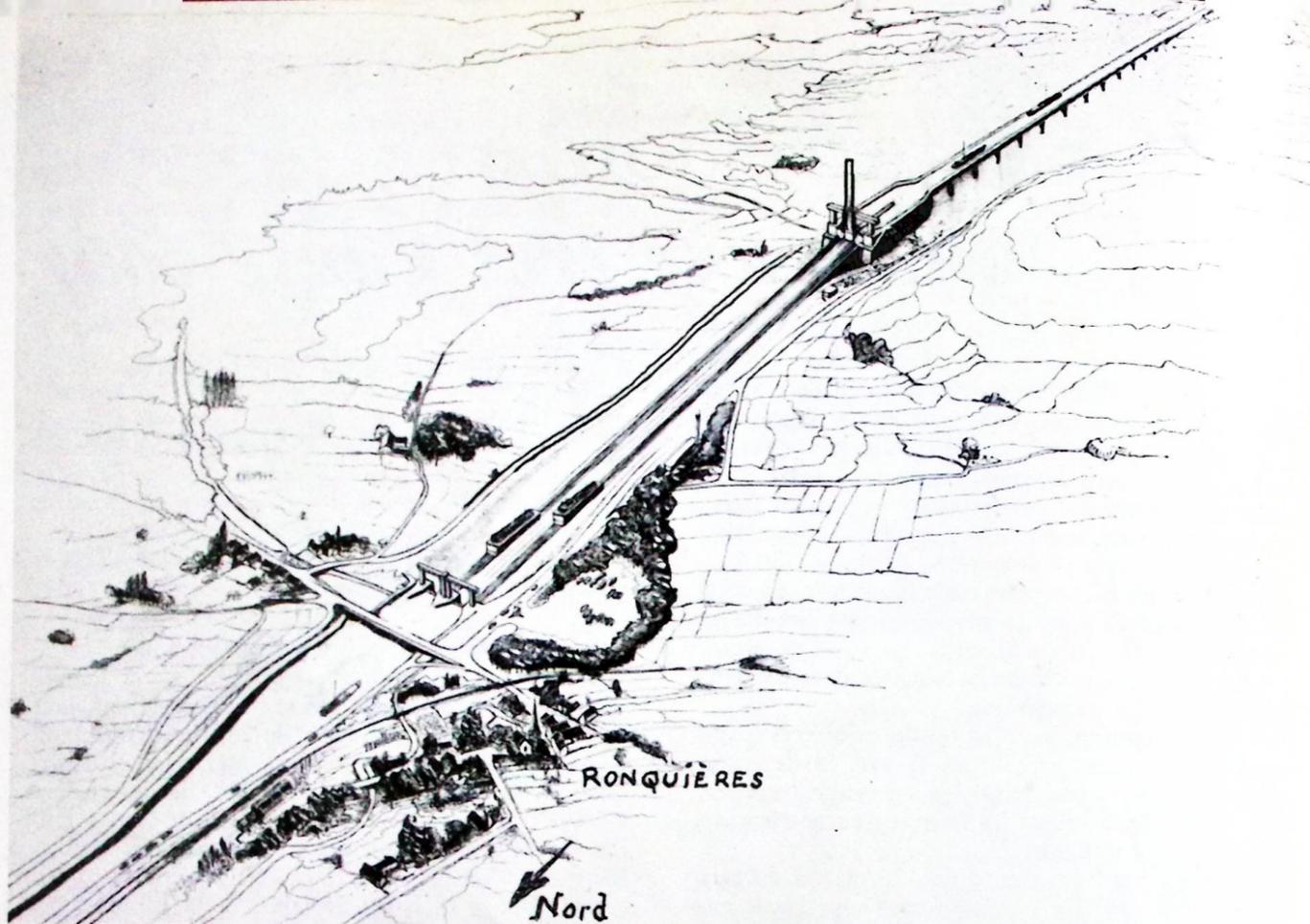
### CANAL DE CHARLEROI A BRUXELLES



En touristes avisés, vous devez posséder nos

**« 31 ITINÉRAIRES EN BRABANT »**

Bureau d'accueil : 2, rue Saint-Jean, Bruxelles. — C.C.P. : 3857.76. — Prix : 25 F (Membres : 20 F).



Ce dessin montre, à gauche : le canal venant de Bruxelles; au centre : la double rampe pour bateaux cachant les rampes souterraines où circulent les contrepoids. Puis, à droite : le pont-canal vers Charleroi.

Qu'on juge du matériel nécessaire utilisé, par les quelques chiffres ci-après : 20 bull-dozers variant de 245 à 300 chevaux-vapeur, 15 motor-scrapers de 335 chevaux qui enlèvent 15 mètres cubes à chaque voyage; 10 grues aussi, dont 4 équipées en pelles et 6 montées en drag-lines, avec une capacité de bacs variant de 0,3 à 5 mètres cubes; 12 transcvateurs montés sur chenilles; 30 camions pouvant transporter des charges de 6 à 15 mètres cubes; 10 compresseurs dont la plupart de 15 mètres cubes; 4 foreuses qui assurent les forages préliminaires au minage dans les zones rocheuses; 3 niveleuses entretenant sans cesse les pistes de roulement.

Voici en miniature le bac sur roulettes contenant un chaland de 1.350 tonnes réduit à l'échelle d'un vingt-cinquième de sa longueur.



C'est M. Van Riel, désigné par l'Association des entrepreneurs qui nous fournit ces intéressantes explications.

Mais nous ne manquons pas de le harceler de questions, auxquelles d'ailleurs il répond avec une inlassable amabilité charmante.

#### A la Dynamite.

— Le bas de la tranchée se creuse en plein roc. Probablement à la dynamite ?

— Oui. Nos tirs de mines se font par 1.500 kilos d'explosifs à la fois, en moyenne.

— Vous n'en êtes pas encore au béton. Mais quel cubage devez-vous prévoir ?

— Détrompez-vous, nous bétonnons déjà les faux

Pour l'instant, en est au commencement : un premier sement : une série de batailles qu'il faut livrer à la dynamite dans le bas de la rampe. Quatre millions de mètres cubes sont à enterrer !

puits à la tête amont de la rampe. Nous prévoyons 200.000 mètres cubes de béton. Cela nous a engagé à mettre en œuvre quatre centrales de béton permettant de malaxer des centaines de mètres cubes par jour. Plus de 10 grues-tours ayant des portées de 30 à 40 mètres, une série de camions de 8 tonnes et un monorail transportant le béton.

Pour être de bon compte il faut ajouter à cela, la flottille de camions lourds des sous-traitants approvisionnant le chantier en matériaux. Ceux-ci auront à mouvoir quelque 500.000 tonnes sur un parcours total pour l'ensemble des véhicules lourds qui atteindra 2.000.000 de kilomètres.

— A combien se monte le nombre d'ouvriers ?

— Pour le moment à 400, mais ce nombre sera doublé ultérieurement. La plupart sont étrangers à la région. Il a fallu construire un camp pour les héberger, c'est-à-dire une cantine moderne où sont servis des repas tant de jour que de nuit; le camp comprend aussi des dortoirs comportant des chambres à quatre lits, salle de douche, chauffage central à air chaud, magasin, etc. Nous assurons toutes les mesures pour obtenir un rendement optimum.

#### Cours d'eau disciplinés.

— La Samme ne coupait-elle pas le bas de la pente où vous travaillez ?

— Si, mais nous l'avons canalisée, de même que le ru du Bois d'Horrués.

— Comment négociez-vous les obstacles de la cassure géologique imprévue en tête amont ?

#### Les puits.

— Par 52 faux puits. Ces puits ont un diamètre variant de 2,75 mètres à 4 mètres. Leurs profondeurs qui varient selon la nature du sol rencontré est de 10 à 17 mètres. Au début nous avons toutefois dû creuser un puits de 42 mètres de profondeur à titre de reconnaissance, puis des galeries latérales grâce auxquelles nous avons repéré une faille de terrain.

Ici était autrefois un rocher tapissé de ronces dans lequel était placée une statue de la Vierge. La colline a été coupée à la dynamite et l'on construit ici un nouveau pont. La Vierge est simplement retournée à l'église.



— Comment savez-vous que les puits ont une profondeur suffisante ?

— Leur profondeur est déterminée par des essais de pression au sol au moyen d'un appareil Ménard.

#### La tour.

— Quand commencerez-vous le gros œuvre de la tour de 125 mètres, à la tête amont ?

— Nous avons déjà commencé le creusement des puits de fondation du pont-canal : il en faudra 70.

En ce qui concerne les trémies du plan incliné nous comptons commencer le bétonnage également dans un avenir proche, probablement dès début juillet.

— Vous n'êtes donc pas pessimiste sur l'avenir du plan incliné à cet endroit ?

— Absolument pas.

Les chalands de 1.350 tonnes seront tractés sur le plan incliné dans des bacs remplis d'eau. Côté Charleroi, le funiculaire pour bateaux sera prolongé par un pont-canal surplombant le paysage. On pourra donc passer sous les bateaux en voitures.



#### FICHE TECHNIQUE

Longueur du plan incliné : 1431 mètres.  
Taux de la pente : 5 %.  
Vitesse des bateaux sur la pente : 1,2 mètre à la seconde.  
Mode de traction : Huit câbles tireront les bacs transportant les chalands.  
Dimension des bacs : 90 m x 12 m.  
Poids des bacs : 5.200 tonnes, pièce.  
Nombre de bacs : deux.  
Contre-poids pour chaque bac : 4.600 tonnes.  
Cubage du terrassement : 4 millions de mètres cubes.

Côté Bruxelles on a entamé non loin de Ronquières, à Ittre, la construction d'une écluse qui sera la plus rapide du pays. Elle ne rachète qu'une chute de 13,75 mètres. Mais le système de remplissage de l'écluse qui y sera innové fera gicler l'eau à toute vitesse dans l'écluse sans qu'une seule vague ne vienne rider la surface de l'eau.

#### Compensations.

Mais le courant à l'aval d'Ittre sera formidable : Messieurs les pêcheurs, attention !

Vous trouverez, ne l'oubliez pas, d'heureuses compensations à cet inconvénient dans deux biefs anciens du canal qui seront conservés et partagés entre pêcheurs, canoteurs et nageurs. L'un aura plus de dix kilomètres de long : de part et d'autre d'Arquennes, en Hainaut. L'autre, plus court mais plus large, pren-



Au sommet du plan incliné, un des nombreux baraquements des constructeurs contient une salle de conférences ultra-moderne où seront projetées des diapositives tandis que des explications seront données automatiquement dans la langue demandée (français, néerlandais, allemand ou anglais).

dra arrangement avec le nouveau canal à l'ouest du village d'Ittre, en Brabant.

La région où s'implantera la tour de Ronquières est privilégiée. Elle polarise déjà l'attention des campeurs, des promeneurs, des pêcheurs et des randonneurs depuis longtemps.

La curieuse écluse d'Ittre, le « funi » pour bateaux y ajouteront seulement un attrait supplémentaire.

#### Entre Hainaut et Brabant.

Que faut-il y voir ?

Après avoir parcouru le macadam de 2,5 kilomètres de long, coulé à l'intention des touristes à la droite du plan incliné, revenez vers l'église de Ronquières. Elle est classée par la Commission des Monuments et des Sites. Plantée sur un roc, elle paraît reposer en quelque sorte sur les dalles funéraires enchassées dans ce roc. Il en est d'intéressantes.

Si nous en croyons « L'Histoire de Ronquières » de Em. Landercy, le premier texte relatif au village concernait un de ses hameaux. Il s'agit du hameau de Haurut (Haletrut) qu'un certain Bernard (voulant se faire moine) donna vers 980 à l'abbaye de Saint-Ghislain « cum omnibus appenditiis, servis, ancillis, terris cultis et incultis, pratis, pascuis, silvis et omnibus que ad ipsam villam pertinent nullis exceptis » (avec toutes annexes, esclaves, servantes, terres cultivées et incultes, prairies, pâtures, forêts et toutes choses qui tiennent à ce village sans exceptions).

#### Par les sans-culottes !

Ce fief passa à l'abbaye de Cambron en 1182 non sans avoir été augmenté de la dotation qui lui vint en 1134 de l'évêque de Cambrai lorsque ce village jouit de « l'altare » c'est-à-dire quand il fut élevé au rang de paroisse.

Ronquières resta ainsi sous l'obédience religieuse du Hainaut tout en dépendant administrativement des seigneurs et ducs de Brabant. Il en fut ainsi pendant des siècles.

Finalement le village ne fut rattaché à l'administration du Hainaut que par les Français après la victoire du général Dumouriez. Pourquoi les « sans-culottes » jugèrent-ils bon de placer Ronquières dans le département de Jemappes ? Voilà un problème que nous laisserons aux historiens.

Quoi qu'il en soit, Ronquières eut toujours une vie agricole active. Nous le savons par les travaux nombreux de l'abbé Malherbe qui y fut curé de 1905 à 1948.

Celui-ci nous montre, en effet, que même les pasteurs ronquiérois s'occupèrent de la terre. L'un d'eux, l'abbé Desmoulins, né à Hennuyères y vint en 1641 et y resta jusqu'en 1703. A un moment donné, il dirigeait une exploitation comprenant : 20 bonniers de terres et de prés. Au recensement de 1702 il déclarait : 1 valet, 1 servante, 2 chevaux, 1 poulain, 12 vaches et veaux et 2 cochons.

#### Deux drames.

L'église connue sous deux drames au moins.

Le premier se passa en février 1569. Le pasteur Bonart, cet hiver-là, dut assister un nommé Jehan Tamineau, greffier de Ronquières qui fut pendu comme calviniste à un arbre de son jardin de « La Grande Maison », en face de la porte de l'église.

Autre drame, beaucoup plus récent celui-là : l'église fut frappée par la foudre le 24 juillet 1924 et incendiée en partie. Elle fut cependant restaurée et classée en 1950 comme monument historique.

#### Des ronces !

Le mot « Ronquières » sous sa forme latine nous apparaît pour la première fois en 1182, dans un texte, conservé à Cambron. Si l'on s'en réfère à l'origine étymologique (latin : *rumex*, ronce et le suffixe *arius*, lieu où pousse, comme dans Boissières, Frianière, Lignièrès, Rosièrès) Ronquières fut, avant toute autre chose, un lieu où poussaient des ronces.

La chose n'a rien d'étonnant. Le terrain était (et est toujours) tourmenté, rocheux. L'essartage y fut donc très pénible. Il y a deux ans, les ronces entouraient encore, près de l'écluse 27, une Sainte-Vierge priant à toute heure. Mais la statue a regagné l'église aujourd'hui, depuis que le rocher dans lequel elle était placée a été dynamité.

La région n'offre pas seulement ses mûres, ses « godets » (jonquilles) et ses « clés d'bo » (jacinthes), le bois de la Housière, fréquenté par des



A Virginal, au hameau de Fauquez, l'église des verriers, entièrement décorée de verre et de sous-produits du verre.

★

Voici Ecaussines avant l'arrivée des joyeuses participantes du goûter matrimonial. Les célibataires attendent. L'un d'eux rêve déjà à ses prochaines conquêtes. Sera-t-elle brune ? Sera-t-elle blonde ?



chevreuils, cède tout à côté des restaurants renommés. L'automne, on cueille des châtaignes sur le versant nord-ouest du bois.

Le même versant du bois s'ouvre sur de larges carrières de sable entourées de bruyères : repaires d'innombrables lapins sauvages. Plusieurs de ces carrières sont libres d'accès. On ne peut trouver mieux pour jouer à la pétanque.

#### Matériaux inédits.

Tantôt dans la vallée, tantôt au sommet, Virginal respandit de couleurs et de mouvements, tout en ménageant vers de lointains horizons des panoramas surprenants.

Un nommé Brancart venant de Boussu créa les verreries de Virginal, près du canal. Homme ingénieux, il fut le premier à fabriquer le verre opale en Belgique et eut l'idée de bâtir à Fauquez, sur le coteau, une petite église (la chapelle de sainte Ludgarde) entièrement décorée de verre et de sous-produits du verre. L'architecte n'en tira malheureusement pas les effets attendus.

En revanche, un particulier eut l'idée, lui, de bâtir en bordure du bois voisin une villa entièrement en aluminium. Il faut croire qu'à Virginal on n'aime guère marcher dans les sentiers battus !

#### Célibataires ?

« Gai ! Gai ! Marions-nous ! »

Ainsi pensent ceux qui, le lundi de Pentecôte gagnent Ecaussines et son célèbre goûter matrimonial. Au château de la Follie d'Ecaussines d'En-



Une fois commencé le goûter d'Ecaussines, les tasses sont pour rien. On les emportera en souvenir.

ghien résida longtemps incognito, pendant la guerre, le baron van de Meulebroeck, bourgmestre de Bruxelles. Voyez dans l'église Saint-Remi le monument de Bernard van Orley, le célèbre dessinateur des vitraux de la cathédrale Saint-Michel de Bruxelles.

#### La sœur de Rubens.

Ecaussines-Lalaing est avec Feluy un des hauts lieux d'extraction et de taille de la pierre sédimentaire. L'église locale est fière d'abriter le tombeau de Michel de Croy (XVI<sup>e</sup>) dit Michel « Belle Barbe » et celui aussi de Blandine Rubens, sœur du grand Pierre-Paul Rubens.

#### Le plus grand cratère.

En vertu de ses pierres éruptives, Quenast, pour sa part, peut se targuer de posséder le plus grand cratère artificiel d'Europe. Il a été formé par la

La vieille forge d'Ittre d'où partiront les caravanes de touristes.



société des carrières qui en retire les porphyres. Quenast, qui a reçu la visite du Roi en 1962, est actuellement la plus grande carrière de porphyre du monde. Son exploitation remonte au XVI<sup>e</sup> siècle et nous lui devons nos célèbres « Belgian blocks ».

L'usine dispose de l'outillage le plus moderne. Les moellons qu'on y découpe sont envoyés aux Pays-Bas pour la construction des jetées et des estacades. Ils pèsent de 10 à 6.000 kilos et sont expédiés à raison de 58 wagons par jour. Une courroie convoyeuse, débitant 700 tonnes par jour, conduit aussi des pierrailles vers les centres de concassage qui forment des calibres de 0,63 à 60 millimètres servant à la fabrication des revêtements routiers et aux agglomérés de tous genres.

#### Forge du passé et de l'avenir.

Vous pouvez terminer, ou commencer, ce petit périple autour de la haute tour de Ronquières par la vieille forge d'Ittre.

Très pittoresque village juché sur un coteau dont les perspectives sont coupées de bosquets, Ittre, haut lieu du tourisme brabançon, a déjà fait l'objet de plusieurs descriptions dans notre revue.

Notons néanmoins qu'un effort remarquable y a été accompli en faveur des campeurs. Un camp de 150 ares y est installé par l'administration communale.

Les campeurs trouveront d'ailleurs d'utiles réserves dans les environs : au camp provincial de Huizingen, par exemple, ou au camp de Sart-Moulin à Braine-l'Alleud, ou bien encore au camp des Cailloux à Wauthier-Braine.

N'oublions surtout pas la chapelle Saint-Roch de Oisquercq qui est classée par la Commission des Monuments, ni le pittoresque village d'Arquennes promis au plus bel avenir touristique. Sachons nous souvenir aussi que Nivelles (et sa tarte à l'djote) n'est distante de Ronquières que de sept ou huit kilomètres.

André HUSTIN.

#### PAR LA CHAUSSEE BRUNEHAUT

A l'occasion de la sortie du livre « Par la chaussée Brunehaut », de M. M.-E. Marien, M. Pierre Gilbert, conservateur en chef des Musées d'art et d'histoire, avait convié à une rencontre quelques spécialistes de l'archéologie de la voie romaine Bavai-Tongres-Cologne.

En présentant l'auteur, M. Gilbert rappela combien la chaussée Brunehaut avait retenu l'attention des milieux scientifiques.

En présentant son livre, M. Marien souligna ensuite que la chaussée romaine était comme un trait d'union à travers le pays, puisque le « castellum » romain du Hainaut fait le chaînon avec l'est du pays.

La voie fut l'aorte du nord de l'empire. Son tracé s'est particulièrement bien conservé dans nos provinces. Elle peut se conserver comme une immense zone verte : l'archéologie et le tourisme peuvent établir des contacts fructueux.

## UN ORATOIRE BRUXELLOIS DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

*dont le souvenir tangible  
est toujours visible*

EN 1436 un riche bourgeois, Gilles van den Berghe, édifia — au coin formé par les rues des Sols et des Douze Apôtres — une chapelle dite du Saint-Sacrement. L'emplacement choisi aurait été celui de la Synagogue, théâtre présumé du poignardement sacrilège d'hosties consacrées en 1370 (une dure riposte s'ensuivit immédiatement : l'expulsion pour les Juifs, la confiscation pour leurs biens).

Sur ce même terrain — abandonné durant tant d'années — Gilles van den Berghe fit construire un hôtel de maître entouré de jardins. Par la suite il fit don (voir « Vieux Bruxelles Illustré », de Léon Van Neck, 1909) : « ... de ces immeubles aux Chartroux. Après le départ de ceux-ci, en 1457, ils devinrent la propriété de Jean de Carondelet, Archevêque de Palerme ; puis furent acquis par Jean de Hennin-Liétard dont la petite-fille, en épousant don Luis de Velasco, comte de Salazar, marquis de Belveder, appartenant à l'entourage des Archiducs, apporta en dot à son mari le domaine de la rue des Sols désigné, depuis, sous le nom d'hôtel et chapelle « de Salazar ». Il fut habité ensuite par l'Archevêque de Patras, Nonce apostolique ; le duc de Holstein ; le Secrétaire du Conseil d'Etat Tisquen ; le marquis de Her-



L'ensemble de la rue Van Maerlant, dans le quartier Léopold.

zelles. François de Lorraine y logea en 1730 avec sa suite ; puis, en 1760, le personnel de la Loterie Impériale y habita et on y établit une imprimerie royale. En 1787 le comte de Murray l'occupa. La chapelle en style néo-gothique, qui avait été restaurée en 1735 et en 1785, fut fermée en février 1799 ».

A partir de 1802 les Visitandines, dont le couvent avait été saisi en 1796 pour être transformé en logements militaires, louèrent l'hôtel dont la chapelle servit d'oratoire. Elles abandonnèrent l'un et l'autre en 1848.

Ces biens furent alors achetés par la baronne Joseph d'Hooghvorst, née comtesse de Mercy-Argen-



CE SANCTUAIRE EST LA  
RECONSTITUTION EXACTE  
DE LA CHAPELLE DU MIRACLE  
RUE DES SOLS-EXPROPRIÉE  
PAR LA VILLE DE BRUXELLES  
EN 1908 - AUTREFOIS  
SYNAGOGUE DES JUIFS  
OÙ EUT LIEU LE 4 AVRIL 1370,  
LE POIGNARDEMENT DES  
SAINTES HOSTIES, DESQUELLES  
SORTIT UN SANG MIRACULEUX



Le tableau de Gaspard de Crayer (1584-1669) retraçant la scène du poignardement des hosties.

★

Un beau vitrail (1860) reproduit l'enlèvement des hosties.



teau. Elle y opéra, avec Mlle Anna de Meeûs (entrée en religion par la suite), la fondation de diverses œuvres de piété : l'Association (laïque) de l'Adoration perpétuelle, l'Œuvre des églises pauvres, l'Institut (religieux) de l'Adoration perpétuelle.

En 1857 les premières religieuses de l'Institut inaugurèrent la Communauté avec, à leur tête, la Mère Anna de Meeûs comme Supérieure.

Elles prirent possession de l'Hôtel de Salazar et de la nouvelle église qu'elles avaient fait bâtir rue des Sols à côté de l'ancienne chapelle expiatoire devenue trop exigüe.

L'Ordre essaima rapidement. Des fondations furent opérées ailleurs en Belgique, en Italie, Hollande, Angleterre, Etats-Unis.

L'Institut de l'Adoration perpétuelle n'est pas seulement un Ordre contemplatif : il abrite actuellement encore un ouvroir très actif travaillant pour les églises pauvres et les Missions.

En 1908, les Dames de l'Adoration perpétuelle furent expropriées par la Ville en vue des travaux à effectuer pour la trop fameuse Jonction. Elles firent bâtir alors rue Van Maerlant, dans le quartier Léopold, un nouveau couvent et une nouvelle église. De plus, elles firent reproduire avec la plus stricte fidélité l'architecture de la chapelle dite de Salazar installée primitivement rue des Sols. Tous ces bâtiments sont parfaitement visibles de la rue.

Les mobiliers des deux sanctuaires furent démantés dans leur intégralité et réinstallés avec le même scrupule de véracité.

Il y a quelques jours je me suis rendue sur place.

Dans l'église on retrouve : la chaire de vérité ; les vitraux, œuvre de Jean Béthune d'Idewalle, offerts par la famille de Meeûs ; les deux autels latéraux dont l'un renferme le corps de Sainte Auricola,



Le maître-autel en bois sculpté avec ses quatre chandeliers de style Renaissance.



La statue en pierre peinte représentant la Vierge à l'enfant.

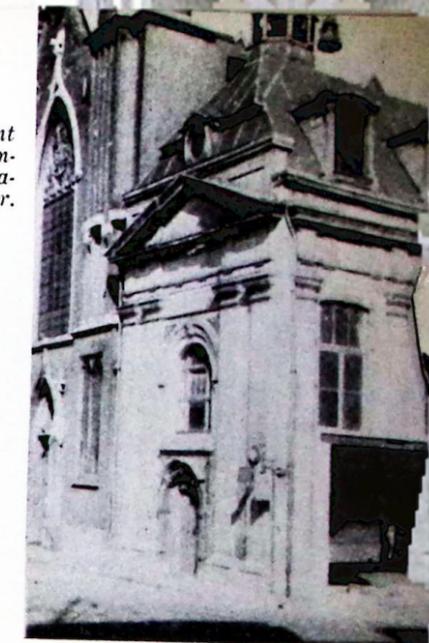
Photos : M. Hombroeck.

martyre, provenant des Catacombes de Rome ; le maître-autel en pierre de France (sculptée par le maître Abbeloos, de Louvain) à rehauts dorés, cadeau de noces du comte de Meeûs d'Argenteuil à sa fille : la Mère fondatrice, à l'occasion de sa profession religieuse en 1858 ; les tableaux du paysagiste flamand Payen, élève de Portaels, ornant les nefs latérales. Tableaux offerts par la reine Marie-Henriette et les grandes familles catholiques du pays ; un magnifique ostensor de style gothique, œuvre du ciseleur anglais : PHILIPP.

Dans la chapelle dite de Salazar, on peut voir :

- un tableau monumental de Gaspard de CRAYER (1584-1669) retraçant la scène du poignardement des hosties. Le père d'Anna de Meeûs l'avait

Un garagiste obtint l'autorisation de s'installer dans la chapelle dite de Salazar.  
Photo : Mondial Presse.



offert à l'entrée de sa fille dans la Congrégation. Ce tableau a une histoire : il fut racheté par le donateur au voisin du couvent, le portier de l'Université Libre de Bruxelles, qui l'utilisait comme écran !

- le maître-autel en bois sculpté et quatre chandeliers de style Renaissance.
- deux statues en pierre peinte : l'une représentant la Vierge à l'enfant ; l'autre, Saint Joseph. Elles ont été exécutées par le ciseau du sculpteur FRAIKIN dont Hérenthals possède le musée.
- quatre beaux vitraux (datant de 1860) reproduisant les principales scènes de la profanation des hosties et de la réparation de l'outrage.
- à la porte d'entrée, une plaque rappelle l'histoire de la chapelle (ouverte, en général, le vendredi ; sauf le premier vendredi du mois).

\*\*\*

Pendant près de 50 ans, les bâtiments de la rue des Sols demeurèrent abandonnés. A une certaine époque, cependant, on permit à un garagiste de s'installer dans la vieille chapelle Salazar. On éventra des murs, on perça une fenêtre, on massacra ce qui avait été un asile de paix et de recueillement. Finalement, en 1955, tous les bâtiments furent irrévocablement démolis (en même temps que le puits du Grand Pollepel (XV<sup>e</sup> s.) lequel, au moins, fut réédifié avec les matériaux d'origine dans le parc du Palais d'Egmont, à Bruxelles).

Ces souvenirs vénérables d'un lointain passé durent faire place à la gigantesque Galerie couverte Ravenstein qui s'ouvre en face même de l'entrée principale du Palais des Beaux-Arts.

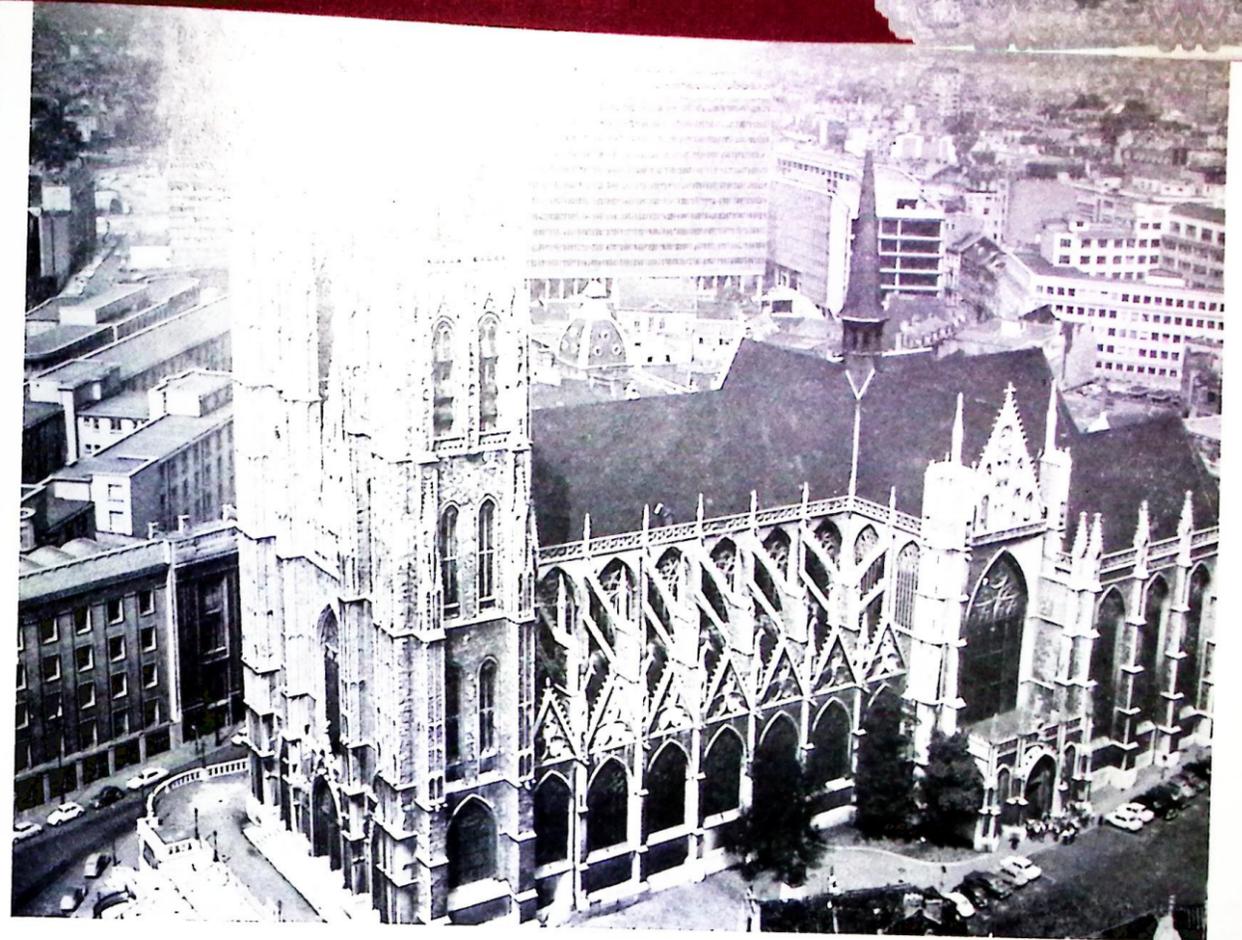
Geneviève C. HEMELEERS.

Contemplons  
**BRUXELLES**

du

*Westbury*

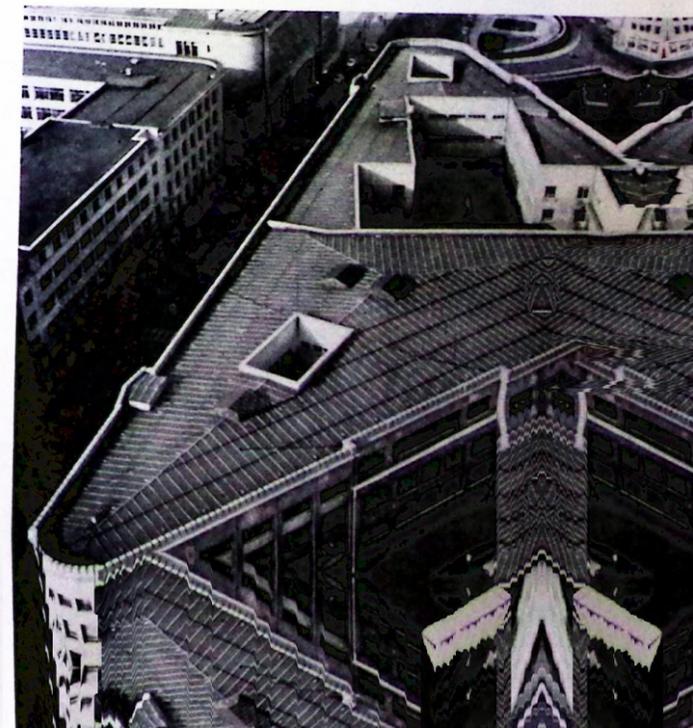
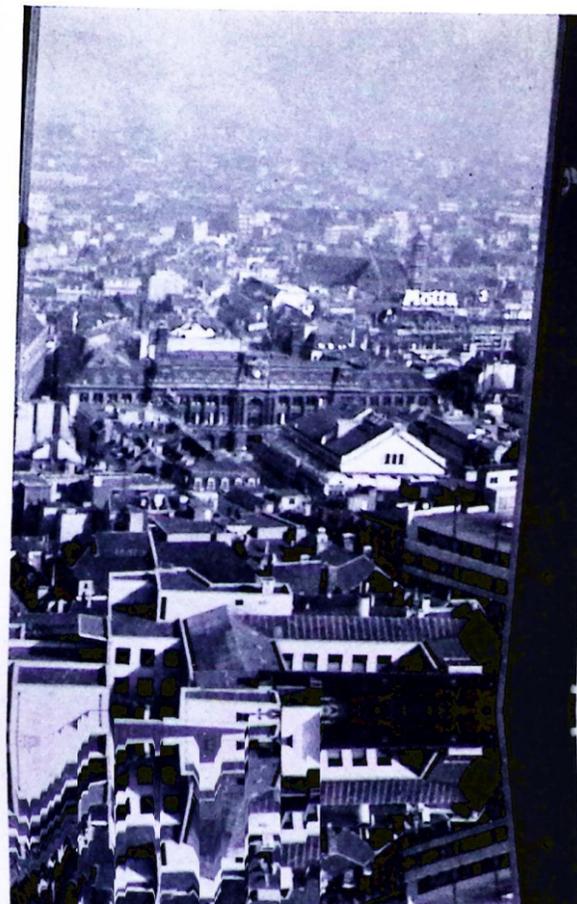
*Le panorama de la capitale  
vu d'une des innombrables fenêtres.*



*Notre Hôtel des Postes, place de la Monnaie, se  
remarque surtout grâce à son cadran horaire.*

*Est-il nécessaire de présenter notre éternelle cathé-  
drale St-Michel dont on constatera que s'impose  
la restauration de la tour droite comme a été réalisée  
celle de la tour gauche.*

*Ci-dessous la curieuse construction de la gare  
centrale.*





*Tout en bas de la photo, à l'extrême-gauche : la petite chapelle St-Georges. Ce vestige archéologique du XV<sup>e</sup> siècle a été sauvé et sera inséré dans un cadre moderne.*



*La chapelle de la Madeleine vieille de quelque 500 ans, contre le flanc de laquelle la façade de la chapelle Ste-Anne est venue chercher refuge.*

*La Bourse de Bruxelles.*



*L'offrande fleurie à un building.*

*(Voir nos pages couverture I, III et IV.)*

Ce reportage photographique a été réalisé par Marcel HOMBROECK.

# Les MAISONS du CYGNE et de l'ÉTOILE à la Grand-Place de Bruxelles

LA Grand-Place de Bruxelles forme un ensemble architectural auquel peu d'autres peuvent être comparés dans le monde. Ne convient-il pas de le rappeler de temps en temps à nos compatriotes ?

Ce « forum » est une splendeur mais combien de Bruxellois le traversent sans même lever les yeux ? L'accoutumance dévaluerait-elle sa richesse ?

« C'est toujours la plus belle place du monde » écrivait Gérard de Nerval. Charles Baudelaire vantait son « prodigieux décor » et la trouvait à la fois « coquette et solennelle ». Quant à Jean Cocteau, il la comparait à un « riche théâtre ».

Oui, la Grand-Place est un riche théâtre, un prodigieux décor. C'est un musée d'architecture en plein air. Cadre ancestral convenant à la mise en valeur de toute évocation du passé citadin, elle appartient aussi au présent qu'elle sert et embellit. Cœur de la ville, esplanade transformée en parking — hélas ! —, elle est, à certains jours, à certaines heures, une oasis, une clairière colorée par les champignons rouges, bleus ou bigarrés des marchandes de fleurs et animée par le bavardage des oiseaux de tout plumage.

Voici donc la Grand-Place. Il nous est loisible, comme on feuillette un beau livre d'images, de la découvrir pas à pas, de l'admirer façade après façade.

Voici d'abord l'Hôtel de Ville puis, du côté ouest, les maisons appelées *Le Renard*, *Le Cornet*, *La Louve*, *Le Sac*, *La Brouette* et *Le Roi d'Espagne*. Chacune de ces maisons a une histoire, souvent aussi passionnante qu'un roman. Chacune a quelque chose à nous dire et à nous montrer.

Le côté nord voit se succéder les maisons dénommées *L'Ane*, *La Ronce Couronnée*, *Le Chêne*, *Le Petit Renard*, *Le Paon*, *Le Heaume*, *La Maison du Roi* (qui abrite le Musée historique communal), *Les Armes de Brabant*, *Le Pigeon* (où séjourna Victor Hugo), *La Maison des Tailleurs*, *L'Ange*, *Joseph et Anne* et enfin *Le Cerf*.

L'est du vaste rectangle irrégulier est constitué presque entièrement par un long bâtiment dit *Maison des Ducs de Brabant* ou *Maison des Corporations*. Il juxtapose plusieurs maisons : *La Renommée*, *L'Ermitage*, *L'Ecrevisse*, *La Fortune*, *Le Moulin à Vent*, *Le Pot d'Étain*, *La Colline* et *La Bourse*. Par ailleurs, la *Maison des Ducs de Brabant* est gardée, à l'amorce de la rue de la Colline, par la maison de *La Balance* et, du côté de la rue des Chapeliers, par la maison du *Roi de Bavière*.

Le côté sud est celui de l'Hôtel de Ville. Entre la rue des Chapeliers et la rue Charles Buls, on admire successivement les façades des maisons baptisées du *Mont-Thabor* ou des *Trois-Couleurs*, *La Rose*, *L'Arbre d'Or* ou *Maison des Brasseurs* et, enfin, *Le Cygne* (qui porte le numéro 9) et *L'Étoile*.

C'est de ces deux derniers immeubles que nous voudrions parler aujourd'hui.

\* \* \*

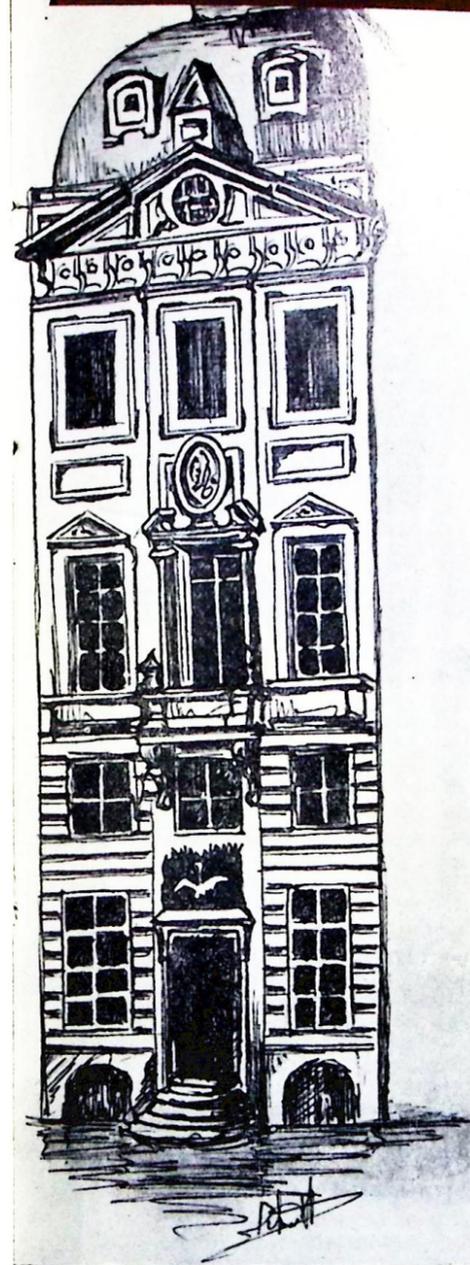
Les maisons du *Cygne* et de *L'Étoile* sont mentionnées dès le XIII<sup>e</sup> siècle. L'une et l'autre occupent une place de première importance dans l'histoire de l'actuelle capitale de la Belgique.

Au XV<sup>e</sup> siècle, *Le Cygne* était un cabaret précédé d'un jardin avec charmillie. Il se situait quelque peu en retrait sur les maisons voisines.

En 1523, cette demeure est reconstruite. Sa façade en bois, qu'une vieille gravure nous restitue, est alignée sur

Les Maisons du *Cygne* et de *L'Étoile* en 1594 (constructions en bois).

(Dessin de Jean-Pierre Delmelle.)



Le *Cygne* et *L'Étoile* avant la reconstruction de 1897.

(Dessin de J.-P. Delmelle.)

celles de *L'Arbre d'Or* et de *L'Étoile*.

En 1695, l'artillerie du Maréchal de Villeroi, ayant pris position dans les campagnes de Scheut, bombarde le cœur de Bruxelles. Le 13 août, 3.830 immeubles sont détruits et 460 gravement endommagés. Les dégâts sont estimés à plus de vingt millions de florins-or. La Grand-Place est affreusement mutilée. *Le Cygne* et *L'Étoile* sont en ruines.

Le 24 avril 1697, le Magistrat de Bruxelles donne connaissance du plan d'ensemble établi en vue de la reconstruction de la Grand-Place.

Le 20 novembre 1697, Claire Brion, propriétaire, cède *Le Cygne* ou, plutôt, son emplacement à Pierre Fariseau.

En 1698, *Le Cygne* est reconstruit pour le compte de Pierre Fariseau par l'architecte Corneille Van Nerven, celui-

là même auquel nous devons la façade postérieure de l'Hôtel de Ville. Fariseau est autorisé à avancer la façade de quelques pieds et, par concession particulière, à l'orner d'un balcon au-dessus duquel il fait inscrire, en médaillon et en arabesques d'or, ses initiales. Ce médaillon est soutenu, actuellement, par deux angelots dodus. Il est à remarquer que si *Le Cygne* est dans l'alignement de l'Hôtel de Ville, les maisons suivantes, de *L'Arbre d'Or* à celle des *Trois-Couleurs*, esquissent un mouvement de rabattement vers le centre.

La façade de la dite maison du *Cygne* — ou *De Zwane* — s'inspire du style Louis XIV mais si, par la pensée, on supprime les cartouches au millésime et les statues surmontant le fronton triangulaire, on a une façade du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette façade, de même que celle de la maison du *Cornet*, constitue une exception architecturale parmi toutes celles de la Grand-Place qui sont généralement ornées, à profusion, d'ornements familiers au style baroque flamand.

En 1720, Jean Fariseau, héritier de Pierre, décédé en 1718, cède l'immeuble à la Corporation des Bouchers. L'acte de vente est passé le 23 mai.

Devenu bien national à la Révolution française, le *Cygne* est acquis le 18 thermidor de l'an VI par Jean Tajmans.

La maison passe ensuite, par succession, à la famille Crabbe.

Le 9 mai 1901, elle est cédée à la ville de Bruxelles, pour la somme de 105.000 francs, par la baronne Clémence du Mesnil, née Allard, veuve en première noce de Jacques-Emmanuel Crabbe.

La Corporation des Bouchers, devenue propriétaire du *Cygne* en 1720, a probablement ajouté les cartouches du second étage et la toiture. L'attique a été ornée, à son initiative, de statues sculptées par Jean De Kinder. Ces statues ont été remplacées par celles que l'on peut voir actuellement et qui, exécutées en 1904 par Charles Samuel, représentent l'Abondance, l'Agriculture et la Boucherie. La décoration intérieure de l'immeuble a été confiée, par la Corporation des Bouchers, à différents artistes. Jean-Baptiste Sevrin fut chargé de décorer le plafond de la grande salle d'assemblée.

La maison du *Cygne* a gardé sa belle façade ancienne, de style Louis XIV, faisant exception parmi toutes ses voisines. La belle enseigne parlante qu'elle pose au-dessus de sa porte d'entrée la désigne sans erreur à l'attention. L'intérieur, évidemment, a subi de nombreux aménagements successifs. Ceux-ci heureusement, ont été faits, en général, dans le respect d'un certain style ancien, sans doute assez disparate, grâce auquel on a l'impression, quand on pénètre dans cette maison, d'y être accueilli par quelques siècles de tradition. Des toiles de maîtres des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ornent à présent les lambris. Au premier étage, où est actuellement installé un restaurant, le style du XVIII<sup>e</sup> siècle est à l'honneur. Beaucoup de goût a présidé à cette « restauration ».

\* \* \*

La maison de *L'Étoile* — ou *De Sterre* — constitue, actuellement, une annexe ou une dépendance de la maison du *Cygne*. C'est la plus petite de la Grand-Place. Démolie en 1852-1853 sous prétexte d'élargir la rue (démolition qui provoqua des dégâts à la façade latérale du *Cygne*, dégâts dont la ville régla les frais), elle a été réédifiée en 1897. Son rez-de-chaussée a été remplacé par une colonnade, afin de faciliter la circulation des piétons.

Autrefois, cette maison de *L'Étoile* — dont la façade actuelle est d'une grande simplicité de style et est ornée de quatre pilastres — servait de local à l'Amman de la ville.

La Maison de *L'Étoile*.  
(Photo : Michel Delmelle.)

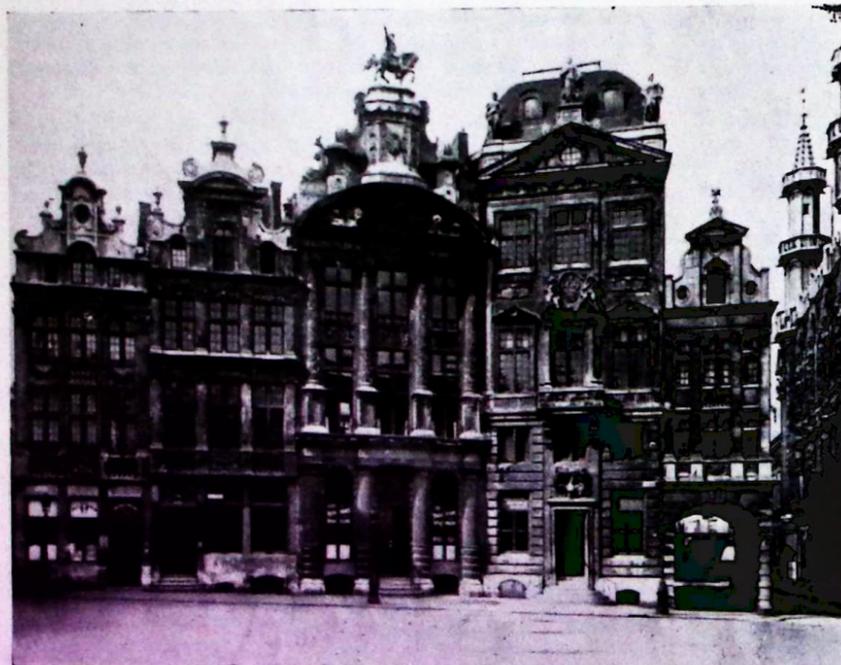


L'Amman était un magistrat qui, au nom du Souverain, le Duc de Brabant, exécutait les sentences judiciaires. C'est d'une des fenêtres de la maison de *L'Etoile* qu'il assistait habituellement aux exécutions capitales. C'est de là qu'il assista à la décapitation des comtes d'Egmont et de Hornes.

Sous les quelques colonnes qui soutiennent la maison de *L'Etoile* reconstruite, dans la pénombre toute relative de la galerie, deux monuments commémoratifs ont été placés contre le pignon de la maison du *Cygne*.

L'un est consacré à Everard T'Serclaes. L'autre évoque la figure du bourgmestre Charles Buls.

Inauguré le 20 juillet 1902, le mémorial T'Serclaes est l'œuvre du sculpteur Julien Dillens qui vécut de 1846 à 1904. Pour sa parfaite compréhension, il n'est



Les façades des maisons baptisées du *Mont-Thabor* ou des *Trois-Couleurs*, la *Rose*, l'*Arbre d'Or* ou *Maison des Brasseurs*, le *Cygne* et enfin *L'Etoile*.

superposés, encadrés de deux colonnes sur les côtés et, en haut et en bas, de linteaux supportant deux grandes figures. Le tout est entouré de belles guirlandes de fruits.

Les trois panneaux du mémorial représentent « La surprise de la ville de Bruxelles » délivrée par T'Serclaes, le « Retour du Duc Wenceslas dans sa capitale » et, enfin, « Les Bruxellois se dirigeant vers Gaesbeek » afin de mettre le siège devant le château et de venger le meurtre de T'Serclaes. Ces trois bas-reliefs sont traités de façon nerveuse et vivante. Quant à la figure placée au faite de l'œuvre et pour laquelle Joseph Witterwulghé — alors élève de Julien Dillens a posé, elle nous montre

un cavalier fonçant droit devant lui. Ce cavalier symbolise le Brabant. L'autre figure, celle du bas, offre un saisissant contraste avec la première. Elle représente T'Serclaes couché, enveloppé dans un linceul. Toute l'œuvre est patinée. Le métal a noirci. Seul, l'avant-bras droit de T'Serclaes est lisse, poli, brillant. C'est parce que nombre de Bruxellois, passant sous la galerie de la maison de *L'Etoile*, viennent le toucher, le caresser. Un tel geste porte bonheur. René Jaumot, ayant interrogé quelques personnes ayant sacrifié à ce rite populaire, écrivait : « La plupart s'étonnent : « Mais c'est un porte-bonheur ! Tout le monde le sait ! » Voilà le leit-motiv. Une jeune fille nous confie : « C'est pour trouver un amoureux ». Une autre avoue : « Pour que mon fiancé me reste fidèle » »

Il y a aussi, sous la même galerie de *L'Etoile*, un autre mémorial. Comme le monument situé avenue Louise à hauteur de la rue Paul Lauters, il est dédié à Charles Buls qui, en 1883, alors qu'il était bourgmestre de Bruxelles, fit approuver le texte d'une convention en vertu de laquelle l'administration

tard, devenu seigneur de Wambeek et de T... il fait opposition, en sa qualité de premier... de Bruxelles, aux prétentions de Sweder d'Al... seigneur de Gasbeek, dont les agissements... tuent un danger pour la ville. Apprenant la... Sweder jure de se venger et attire T'Serclaes dans un guet-apens. Le jeudi-saint de l'année 1388, T'Serclaes est attaqué au lieu-dit « Kwade Wegen », près de Vlesenbeek. Son corps est horriblement mutilé : langue arrachée, pied droit sectionné. Lorsqu'on le retrouve, il vit encore. On le ramène à Bruxelles où il expire, quelques jours plus tard, dans la maison de *L'Etoile*.

L'œuvre de Julien Dillens, qui marque donc l'endroit où T'Serclaes expira, coûta quatre années de travail à son auteur. Elle comporte trois bas-reliefs



communale s'engageait à entretenir, à ses frais, les façades des maisons de la Grand-Place. Entreprise la même année, la restauration générale de ces façades fut poursuivie jusqu'en 1912. La Grand-Place était sauvée. Pour cela et pour bien d'autres choses, Charles Buls — qui fut aussi un

excellent écrivain, auteur de *Croquis Congolais* et de *Croquis Siamois* — a droit à la reconnaissance des Bruxellois, des Brabançons et de tous les Belges. Ajoutons que le mémorial adossé au pignon du *Cygne* a été inauguré en 1839 et rend hommage, outre à Charles Buls, aux bâtisseurs de l'Hôtel de Ville.

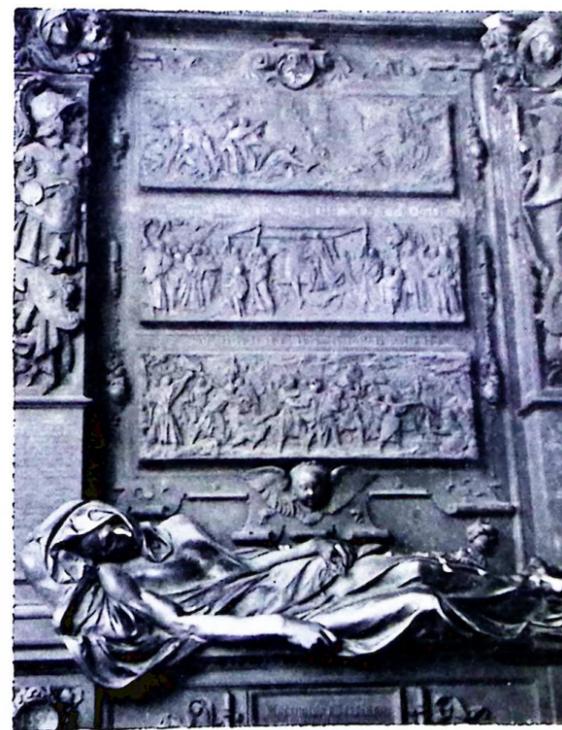
\*\*\*

Les maisons du *Cygne* et de *L'Etoile* ont été les témoins de nombreux événements plus ou moins mémorables. Nous ne parlerons pas de ceux auxquels elles ont assisté de leurs fenêtres et qui se sont déroulés sur le « riche théâtre » de la Grand-Place. Nous nous bornerons à en évoquer quelques-uns afin de montrer combien elles ont été personnellement et étroitement associées à la vie de la ville, de la province et du pays.

En 1814, la maison du *Cygne* est convertie en entrepôt et magasin. On y vend des produits anglais. Les Bruxellois, longtemps privés de ceux-ci par le blocus continental, se pressent en foule dans la salle du rez-de-chaussée.

La même maison, en 1817, voit *La Grande Harmonie* s'installer dans ses murs. En 1819, on y expose une horloge animant la *Passion et la Mort de Jésus-Christ*. L'année suivante, on y montre le Saint-Michel de l'Hôtel de Ville, descendu de sa tour pour être redoré. L'exposition, payante, procure aux organisateurs un bénéfice de 3.000 francs, somme considérable pour l'époque.

Les années se succèdent. Créateur du Parc de Bruxelles, l'architecte Zinner meurt, octogénaire, dans la maison du *Cygne*. En 1842, selon l'*Alma-*



Le monument T'Serclaes (détail).

de souvenirs. Il y avait alors, fréquentés par de jeunes poètes, écrivains et artistes, *Le Roi Gambinus* situé à la Porte de Hal, *L'Hulstkamp* à la Galerie de la Reine, le *Ravenstein* près du Mont-des-Arts, *Au Roy*

Le Mémorial Charles Buls.  
(Photos : Michel Delmelle.)

nach de Bruxelles édité par M. E. Rampelbergh, rue de la Fourche, la Société des Vétérans de l'Empire — qui groupe d'anciens soldats de Napoléon — a son local dans cette même demeure où se tient, vers la même époque, un meeting de protestation des éditeurs spécialisés dans la contrefaçon des œuvres des écrivains français, suite à la plainte introduite par la Société des Gens de Lettres de France auprès du gouvernement belge.

Si nous en croyons Albert Dasnoy, auteur d'un ouvrage particulièrement attachant sur *Les Beaux Jours du Romantisme belge*, c'est sur une table de la maison du *Cygne*, qui était alors un café, que Marx et Engels auraient rédigé leur *Manifeste du Communisme*. C'est là, par ailleurs, que le Parti Ouvrier Belge — ou parti socialiste — devait être fondé le 5 avril 1885, lors d'une assemblée présidée par Jean Volders et à laquelle participaient notamment César De Paepe, Louis Bertrand, Edouard Anseele et Defnet.

Fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on pouvait voir passer, devant la maison du *Cygne* — et, aussi, devant celle de *L'Etoile*, entretemps reconstruite — le tram hippomobile Bourse-Porte de Hal qui, un peu plus haut, empruntait la rue des Chapeliers. A cette époque et par la suite, les deux maisons devaient devenir le siège d'innombrables sociétés parmi lesquelles celles de l'Ommegang et des Etudiants catholiques. Une école de danse y exerça son activité. Elle avait, comme directeur, un nommé Engel. Ce dernier était assisté par une monitrice : Josée Gelmans.

Durant les années ayant précédé la première guerre mondiale, les maisons jumelles furent le lieu d'une intense activité artistique et littéraire permettant de les rattacher à la longue série de ces « cafés littéraires » dont Paul Prist a esquissé l'histoire aux pages d'un livre



d'Espagne au Petit-Sablon, La Régence à la Place Royale, Aux Caves de Maestricht à la Porte de Namur, etc.

Cette époque était celle du tirage au sort, de la garde-civique, de la zwanze-exhibition et des premiers trams électriques. La maison du *Cygne*, intérieurement, ne présentait pas l'aspect qu'elle offre aujourd'hui aux regards. Cette propriété de la ville de Bruxelles était louée à un cabaretier. D'accortes serveuses en robe noire et tablier blanc apportaient, au choix du consommateur, gueuze, lambic ou faro. La clientèle était composée de gens de tous les milieux mais la gent littéraire et artistique — rapins, peintres déjà touchés par la gloire, comédiens, littérateurs, etc. — était particulièrement bien représentée.

Le tenancier de la maison du *Cygne* se nommait Tellier. Il était unijambiste et, se trouvant dans l'impossibilité de gagner les étages par ses propres moyens, il avait fait installer un monte-charge dans lequel il prenait place lorsqu'il désirait rejoindre ses appartements. Ce monte-charge était actionné non par un moteur mais à la force des bras : les serveuses, bien souvent aidées par quelques clients, tiraient le câble et, grâce à la conjugaison de tous ces efforts, le père Tellier disparaissait dans les hauteurs. Ce Tellier, paraît-il, était de caractère assez abrupt mais, heureusement pour la prospérité de son établissement, il possédait une fort jolie fille, prénommée Anne-Marie, qui faisait du théâtre et qui devait jouer dans une pièce de Fernand Crommelynck. Celui-ci devait la courtiser, l'enlever, se brouiller avec le père, puis, après le mariage, se réconcilier avec lui.

A l'époque du père Tellier, la maison du *Cygne* était fréquentée assidûment par nombre d'autres écrivains et artistes. Nous pensons à Gaston Pulinckx, Georges Ramaekers, William Jelley, Amédée Lynen, Auguste Oleffe, Constant Permeke, Paerels, Horace Van Offel (qui, escrimeur, se mesurait quelquefois avec Crommelynck au fleuret ou à l'épée), Richard Viandier, Josse Albert, Charles Dehoy, Alfred Bastien, Maurice Wagemans, Jack Jefferys, Van Zevenbergen, Jehan Frison, Rodolphe Strebelle, Philibert Cockx, Marcel Wolfers, Philippe et Charles Swynop, Louis Thévenet, Simonin, Henri Logelain, etc.

Tous ces écrivains et ces artistes étaient — dans une mesure variable — des « habitués » du *Cygne*. Mais tous, bien entendu, ne se connaissaient pas l'un l'autre. Certains faisaient partie d'un groupe. D'autres participaient aux réunions d'un autre cercle trouvant là l'hospitalité.

Pendant tout un temps, on vit se réunir, au *Cygne*, les artistes du cercle des « Indépendants ». Le peintre William Jelley, fils d'un highlander demeuré en Belgique après Waterloo, anima souvent les assemblées de ce groupe pictural qu'il avait porté, avec d'autres artistes, sur les fonts baptismaux. Les « Indépendants » se réunissaient dans la grande salle située au deuxième étage. Le plancher de cette salle menaçant de s'effondrer, appel fut fait au bourgmestre Adolphe Max et, magnanime, celui-ci fit procéder à son renouvellement.

Vers 1910, la libre académie de « L'Effort » s'installa elle aussi à la maison du *Cygne*. Répondant aux questions d'Albert Guislain, Henri Logelain évoqué, certain jour, les séances de travail de « L'Effort ». « On y allait de 8 à 10 heures du soir, disait Logelain. On faisait du croquis, le lundi et le mardi.

Pour « la pose », le mercredi et le jeudi, on avait retenu sa place. Tant l'affluence était grande. On dessinait, on peignait sans contrainte, ni férule. Sans la fièvre, bien souvent, et avec une ferveur contenue !... Durant le « boulot », on aurait entendu voler une mouche. Vers 9 heures, « à l'entracte », on fumait une pipe, ou une cigarette, en bavardant. La fumée montait alors, en nuages épais, sous les chapeaux chinois qui, au bout de leurs fils, pendaient comme des araignées lumineuses et servaient de projecteurs. Puis, on se remettait à l'ouvrage, jusqu'à 10 heures... »

On vit aussi parfois, durant ces années d'avant la première guerre mondiale, les écrivains du groupe « Synthèse ». En fait, ces écrivains, parmi lesquels se distinguaient Franz Hellens, Prosper-Henri Devos, Georges Dwelshouwers et d'autres, tenaient leurs réunions dans un café proche de la Place Sainte-Catherine. Mais ils arrivaient fréquemment au *Cygne*, en groupe, afin de rencontrer leurs amis peintres et littérateurs ou journalistes. Toujours vers la même époque, la vénérable maison devait accueillir le cabaret du « Diable au Corps », que l'on s'est efforcé de faire revivre dans le cadre du Centre folklorique de la Belgique Joyeuse de l'Exposition de 1958, ainsi que le théâtre d'ombres créé par cet incomparable boute-en-train et remarquable artiste qu'était Amédée Lynen. Par ailleurs, c'est là que se réunirent également de nombreuses sociétés wallonnes et que naquit le mouvement de défense wallonne des frères Chainaye.

Après la guerre de 1914-1918, l'effervescente animation des belles années du commencement du siècle ne parvint pas à être ranimée. Mais de nombreuses sociétés, aux objectifs les plus variés, continuèrent à rassembler leurs membres dans les salles de la vieille maison ayant appartenu à la Corporation des Bouchers. Nous nous souvenons y avoir entendu, dans la salle voisine de celle habituellement réservée aux réunions et assemblées et donc située — en réalité — au premier étage de *L'Etoile*, une conférence de José Mirval sur le chantre de *Bruges-la-Morte*, Georges Rodenbach.

La maison du *Cygne* est restée, après la deuxième guerre mondiale, le lieu de rendez-vous des artistes, des écrivains, des membres de diverses associations. Nous y avons aperçu, plus d'une fois, Jean Falize, Pierre-Louis Flouquet, Danoiel Van Damme et tel peintre connu, tel sculpteur en renom ou tel as du volant ayant récolté des lauriers sur nombre de circuits européens. Le comité pour la « Défense de Bruxelles » y a tenu certaines de ses réunions. L'Union belge des Ecrivains du Tourisme y a souvent réuni ses membres au temps où le regretté Raph Alofs occupait la présidence du groupement. Et c'est là que, en mai 1958, le Prix annuel du Comité belge des Auteurs et Compositeurs dramatiques fut remis à Fernand Crommelynck par Herman Closson, son Président.

On n'en finirait pas de recueillir les confidences de la vieille maison placée à l'enseigne du *Cygne* et de celle de *L'Etoile* qui lui est annexée et ne forme qu'une avec elle. Cette antique demeure est, en quelque sorte, un roman extrêmement riche en multiples et variés petits épisodes colorés.

D'autres maisons de la Grand-Place de Bruxelles ont une histoire tout aussi animée, tout aussi généreuse. Se trouvera-t-il jamais un auteur pour nous la conter dans le détail ?

Joseph DELMELLE.

Jusqu'au 15 septembre prochain, dans la crypte de la Collégiale Sainte-Geztrude à Nivelles

Une exposition remarquable :

## Le Trésor d'Oignies

A feuilleter, à parcourir les pages tour à tour glorieuses et exaltantes, douloureuses et déchirantes de l'histoire tourmentée et tumultueuse de cette altière cité des Aclots qui fut et entend demeurer, contre vents et marées, la capitale incontestée et la maîtresse souveraine de ce délicieux roman pays de Brabant qu'avec tendresse et dilection elle a façonné entièrement de ses mains, qu'elle a forgé et modelé avec une constance admirable au prix de sa sueur et parfois de son sang, on se surprend, à chaque tournant de cette fresque grandiose aux résonances épiques où les abîmes vertigineux et effrayants d'une détresse souvent incommensurable ne sont que la préfiguration d'un renouveau chargé des plus folles comme des plus légitimes espérances, autorisant les audaces les plus déroutantes comme les plus insensées, on se surprend à chuchoter, à murmurer le nom cent fois béni de Gertrude, cette incarnation sublime de l'âme nivelloise et à méditer sur les prodiges de l'abnégation et sur les miracles de l'amour désintéressé. Car bien plus que ces chefs nerviens, qui, à l'époque de la conquête de la Gaule par Jules César auraient, déjà, établi leur quartier général sur la terre nivelloise, bien plus que ce Pépin de Landen qui prépara la voie à l'illustre dynastie carolingienne et dont le prestige et la fortune électrisèrent et galvanisèrent la modeste bourgade, ce fut cette humble servante du Seigneur, baptisée Gertrude, cette âme séraphique, éthérée, première abbesse combien discrète mais combien efficace de ce monastère que sa mère Itte avait fondé sur les conseils inspirés de saint Amand, l'infatigable prosélyte de la Gaule, qui marqua de son empreinte indélébile et insuffla à ses habitants cette vigueur morale, cet

Un fragment de la châsse de Ste-Geztrude retrouvé après l'incendie de la collégiale pendant la guerre (1940).

optimisme conquérant qui devait triompher de toutes les tribulations, de toutes les afflictions, de toutes les vicissitudes d'une destinée souvent impitoyable dans son accablante cruauté.

Que ce soit dans les moments de folle exaltation ou de provocante opulence, comme au début de ce XVI<sup>e</sup> siècle où la ville cossue comptait la bagatelle de trente mille habitants groupés autour de seize corps de métier parfaitement organisés ou que ce soit dans ces instants de détresse où, dépouillée de sa superbe, meurtrie, lacérée, écartelée, déchiquetée, voire décimée par les sièges, épidémies et séditions, ravalée au rang de modeste bourgade, la cité gisait lamentable, pantelante, presque moribonde, toujours — et chaque étape, chaque chapitre, chaque alinéa de l'histoire de Nivelles et de son abbaye le proclame — nous retrouvons ennobli, sublimé par les épreuves, le souvenir impérissable des vertus héroïques que Gertrude dispensa, à foison, de son vivant pour composer ce code d'honneur, cette sorte de bréviaire moral, cet hymne à la primauté de l'esprit sur la chair, sur lesquels le temps n'a pas de prise et dont chaque Nivellois se sent, aujourd'hui encore, le précieux dépositaire et auquel il retourne, sans cesse, comme au plus merveilleux des viatiques.

### La vie exemplaire et féconde de sainte Marie de Nivelles

Cette préséance, cette suprématie, cet ascendant incontesté de sainte Gertrude est, à ce point, éblouissant, transcendant même qu'il faut être hagiographe averti ou... originaire du terroir pour savoir qu'au seuil de ce



XIII<sup>e</sup> siècle englué dans les plaisirs charnels, où le luxe et le goût du lucre s'épalaient avec une provocante ostentation, où la licence se donnait libre cours et bousculait et piétinait allègrement les normes les plus sacrées, naquit, en l'an de grâce 1177, en cette rue montoise (actuellement rue de Mons), une enfant ravissante, adorable, d'une beauté presque immatérielle, qui répondait au doux prénom de Marie et qui fut adoptée dès sa prime jeunesse par tous les Nivellois séduits par tant de joliesse allée à tant de pureté au point qu'ils l'affublèrent couramment du délicieux vocable de « C'est une autre Marie », ces mêmes Nivellois qui, plus tard, la revendiqueraient, urbi et orbi, comme la seconde patronne de leur ville, ces mêmes Nivellois qui, le cœur débordant de gratitude, devaient, en cette année 1963, commémorer, avec un faste exceptionnel, le 750<sup>e</sup> anniversaire de la mort de cette fille spirituelle de sainte Gertrude.

Mais n'anticipons pas et retrouvons Marie à l'aube de ses quinze ans. Sa beauté fraîchement éclosée, sa grâce, peut-être un rien féline, accrochaient tous les regards et hantaient, sans doute, les nuits de plus d'un gentilhomme en quête d'aventure ou en mal d'amour. Combien parmi ces soupirants pressentirent le drame mystique qui, inexorablement, se nouait dans le cœur de la jeune fille, décelèrent ce feu intérieur qui la dévorait ? Ils n'en avaient cure, d'ailleurs, dans l'insouciance et la virilité de leurs vingt ans. Mais s'il est relativement aisé de leurrer un jeune homme inexpérimenté et de masquer sa soif d'infini sous quelque fallacieux sourire, il s'avère bien plus épineux de tromper la vigilance d'une mère surtout si, guidée par cette intuition qu'on dit infailible chez la femme, elle vous a surpris, à une heure avancée de la nuit, plongée dans une contemplation qui n'a rien de prosaïque, surtout aussi si cette maman a des idées bien arrêtées sur votre avenir. Tel fut le sort de Marie. En parfaits commerçants, plus sensibles à l'alliance « mercantile » qu'à l'union mystique, ses parents eurent tôt fait de dénicher pour elle le parti rêvé. Il se présenta sous les traits séduisants d'un élégant chevalier non dépourvu de qualités ni... de revenus. Il s'appelait Jean.

Puis ce fut le long et progressif acheminement sur la route aride, rocailleuse, semée d'embûches et de chausse-trapes, qui conduit à la perfection et à la première conquête de Marie dans cette voie du renoncement total ne fut-elle pas de gagner l'adhésion d'un époux, à coup sûr plus enclin à goûter aux légitimes jouissances du mariage, qu'à ces aspirations, qu'à ces visées empreintes de la plus pure et de la plus haute spiritualité. Littéralement propulsée par l'amour divin, animée de cette foi inébranlable qui soulève les montagnes, refoulant sa répul-



Vision de sainte Marie d'Oignies. Le Christ vient la couronner.

(Célèbre tableau de De Crayer, 1642).

ture sur le ciel.

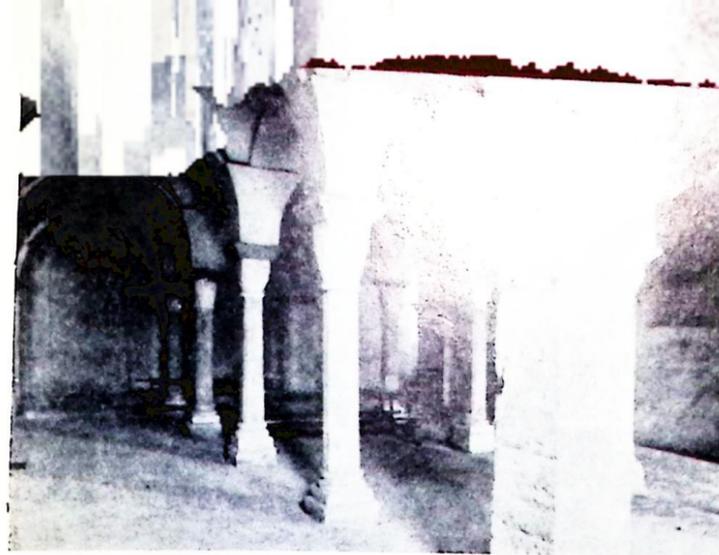
Mais, à mesure que les années s'écoulaient, cette popularité grandissante dont elle était l'objet, cette espèce d'exhibitionnisme auquel, bon gré mal gré, elle devait se prêter en se faisant, parfois, violence, pesèrent davantage sur ses épaules au point d'inoculer en elle ce besoin, cette aspiration toujours plus pressante, toujours plus angoissante, toujours plus virulente à connaître, enfin, cette vie extatique où, en s'anéantissant, aux yeux du monde, elle pourrait, dialoguer simplement, franchement, intimement avec le Très Haut.

Le ciel sembla enfin répondre à son appel et, en 1207, elle quitta, avec le consentement de son époux, cette terre nivelloise toute embaumée par elle aux essences de l'éternité, pour chercher refuge, dans l'austère vallée de la Sambre, à l'ombre de ce monastère d'Oignies où vagissait encore une modeste confrérie, œuvre familiale, oserait-on dire, puisqu'elle groupait les frères Gilles, Jean, Robert et surtout Hugo de Walcourt dont le talent et la foi, mis au service d'une cause sublime que cristallisait, aux yeux de ce tempérament, sans doute, rebelle aux finesses et aux nuances de la haute philosophie, la vertueuse figure de Marie, devaient littéralement exploser dans une des plus belles œuvres de tous les temps, universellement connue sous l'appellation de Trésor d'Oignies.

### Le Trésor du frère Hugo : un acte de foi, transfiguré par l'amour

Si les voies de Dieu sont mystérieuses et impénétrables, elles sont, aussi, parfois tortueuses et contradictoires. Même Oignies la paisible refusa à Marie cette quiétude dans l'oubli, dans l'abandon, dans l'extase qui restait son plus cher, son plus ardent désir. Même à Oignies où tout prêtait au recueillement, le monde qu'elle abhorrait, qu'elle

sion instinctive, elle allait, douze ans, se vouer corps et âme à ce rebut, ce déchet de la plaie de l'humanité, toujours constitués des lépreux qui vivaient, rejetés du monde, aux portes de Nivelles, à Willambroux, entassés dans d'inqualifiables cambuses. En dépit ou plutôt grâce à cette mise volontaire en quarantaine, la renommée de sainteté que Marie de Nivelles s'était taillée, bien malgré elle, allait se répandre telle une trainée de poudre, alimentée, de surcroît, par les dons exceptionnels de thaumaturge et de visionnaire qui s'épanouiraient bientôt dans le giron de cet être privilégié, avec une telle impétuosité qu'ils draineraient très vite aux pieds de la sainte un flot sans cesse grossissant de pèlerins, de pécheurs, obnubilés par ses facultés prophétiques, avides d'effleurer à son contact la suprême sagesse et d'avoir, par son entremise, une ouver-



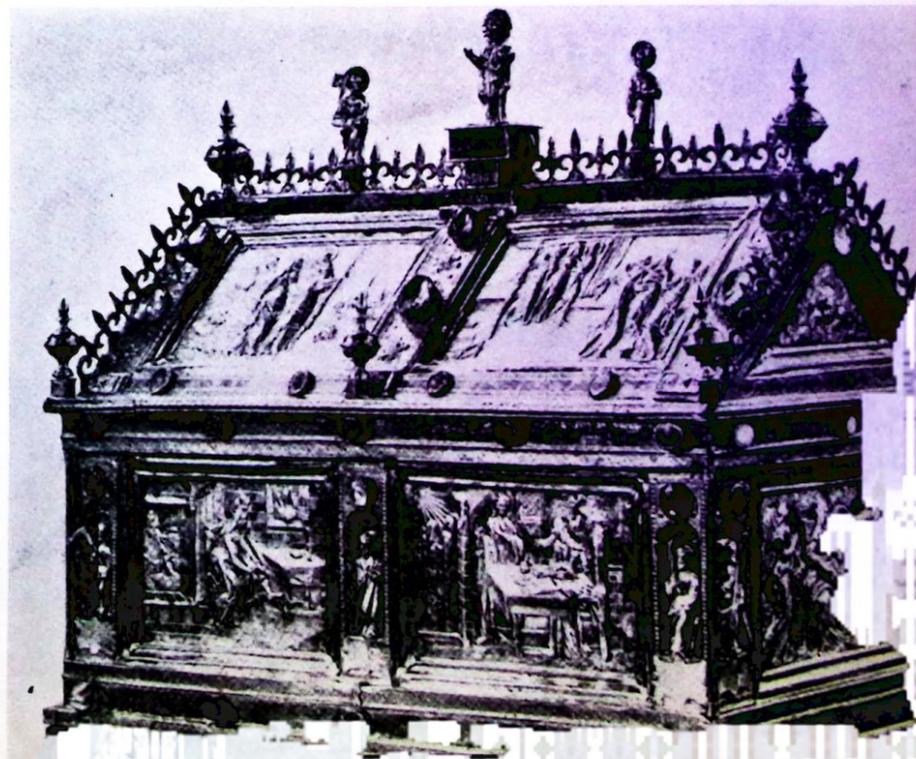
Crypte, vue vers le nord-ouest.

(Photo : Hans Kubach, Munich.)

fuyait éperdument, désespérément, la pourchassa, la traqua inexorablement pour l'acculer dans ses derniers retranchements et la réduire à sa merci. Et le défilé d'admirateurs, de fidèles, d'âmes en détresse reprit à un rythme hallucinant. Noyé parmi cette multitude de quémandeurs, un jeune clerc, étudiant la théologie à Paris, promu au plus brillant avenir, étouffa, sous les conseils de la sainte, ses ambitions et troqua ses légitimes espérances contre l'insignifiante tenue de moine. C'était Jacques de Vitry, futur évêque de Saint-Jean d'Acre, futur cardinal qui, plus tard, se souvenant de la sollicitude toute maternelle dont l'entoura Marie et des enseignements admirables qu'elle lui prodigua de son vivant, envoya, de la lointaine Terre Sainte, au prieuré d'Oignies, des précieuses reliques, dont des fragments de la sainte Croix, que le frère Hugo, cet autre admirateur de la sainte, œuvra avec une telle ferveur, un tel enthousiasme, un tel amour que jaillirent de ses doigts de magicien, en dépit de moyens techniques rudimentaires, sinon dérisoires, l'un des plus éblouissants bijoux de l'orfèvrerie mondiale. Marie, quant à elle, ne contempla jamais ce joyau, puisqu'elle décéda, le 23 juin 1213, bien avant que cette merveille ne vit le jour.

Châsse en argent de sainte Marie d'Oignies, datant de 1608. Présente dix panneaux en argent repoussé, encadrés de cuivre, où sont figurés des épisodes de la vie de sainte Marie d'Oignies; elle est ornée de treize statuette d'argent qui paraissent plus anciennes et qui représentent le Sauveur, saint Paul et les apôtres (à l'exception de saint Thaddée). Cette châsse, telle qu'elle était avant sa dégradation — et sa restauration — provient du prieuré d'Oignies.

(Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant.)



Sans cette trilogie Marie de Nivelles, Hugo d'Oignies, Jean de Vitry, sans ces liens mystérieux qui unirent par-delà la mort la puissante égérie à ses deux époux spirituels, jamais l'Art n'aurait atteint un tel sommet. A l'inverse de ces innombrables collections d'œuvres d'art dont se paraient, avec un légitime orgueil, nos monastères et qui furent irrémédiablement anéanties lors des guerres de religion ou au lendemain de la Révolution française, le Trésor d'Oignies sembla immunisé contre toutes ces vicissitudes, franchissant allègrement les caps les plus périlleux, échappant même au vandalisme des Sans-Culottes déchaînés grâce à la complicité d'une famille de Falisolle qui le céla dans une pièce murée d'où il ne fut exhumé qu'en 1817. Dispersé, peu après, et recueilli par divers musées, couvents et églises, le trésor n'avait plus été rassemblé à ce jour. Désarticulé, privé de cette homogénéité, de cette unité dans la diversité qui le caractérisait et le singularisait, il avait perdu son étonnant pouvoir d'incantation, sa valeur quasi infinie de témoin d'une époque capitale de l'histoire de l'Art en Belgique.

### Un ensemble prestigieux dans un cadre de choix

Aussi le mérite des promoteurs de l'exposition de Nivelles, au premier rang desquels il convient de mentionner MM. Yves Schmitz, substitut du procureur du Roi et président du Comité Organisateur des fêtes du 750<sup>e</sup> anniversaire de la mort de sainte Marie de Nivelles, Nicolas Vanderwauwen, curé des SS. Jean et Nicolas à Nivelles et vice-président du dit Comité et René Lesuisse, conservateur du Musée Communal d'Archéologie de Nivelles et conseiller scientifique de l'Exposition, d'avoir pu, quelque cent cinquante ans après sa désintégration, reconstituer, dans des conditions parfois pénibles, le fabuleux trésor d'Oignies et revivifier cet ensemble prestigieux, est-il grand et ce concert de louanges que la presse tant d'informations que spécialisée vient de leur décerner avec une significative unanimité, n'est, assurément, pas usurpé.

Toutefois, cet exploit, cette prouesse, qui fera date dans les annales artistiques de notre pays, n'aurait

jamais vu le jour sans le concours aussi désintéressé que généreux des dépositaires de ce legs inestimable : les Sœurs de Notre-Dame de Namur, détentrices de la majeure partie du Trésor, les Musées Royaux d'Art et d'Histoire, les doyens de Fosses et de Walcourt, les curés de Falisolle, d'Aiseau et des SS. Jean et Nicolas à Nivelles et, enfin, le chanoine Lanotte, secrétaire de l'Evêché de Namur. Restait encore à trouver un cadre à la mesure de cette manifestation. En choisissant la ravissante crypte romane de la collégiale Sainte-Gertrude comme écrin à leur exposition, les organisateurs ont non seulement su trouver ce cadre baignant dans l'austérité et le dépouillement si propices au silence, au recueillement, à la méditation et à l'émerveillement mais ils ont su encore recréer ce climat, cette ambiance d'époque indispensables à la communion étroite et intime avec les œuvres.

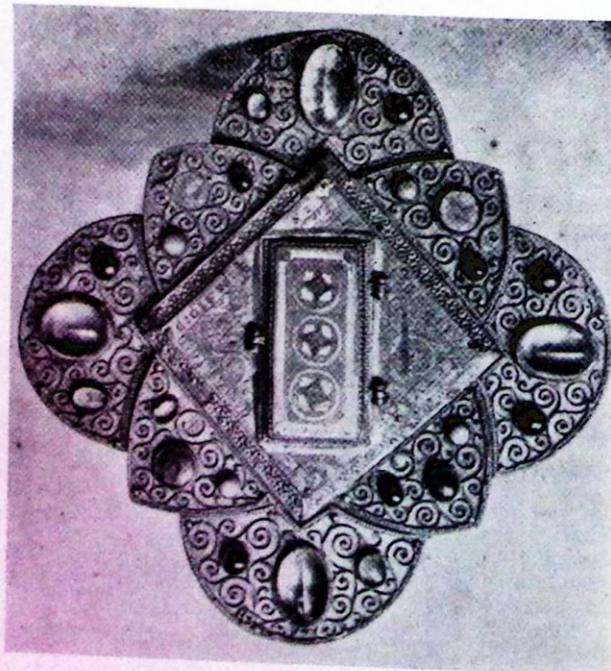
Agencées avec un goût très sûr et un art consommé, ces œuvres au nombre de quarante-cinq, dont certaines sont d'authentiques et indiscutables chefs-d'œuvre, constituent tant par l'unité de leur thème que par leur valeur intrinsèque et les exceptionnelles données qu'elles recèlent pour une meilleure connaissance des arts du métal tels qu'ils fleurissaient, chez nous, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, un des plus attachants et des plus fascinants ensembles qu'il nous a été donné de contempler à ce jour. Ce serait, sans doute, une gageure que de prétendre épuiser, ici, toute la subtilité du talent du frère Hugo, digne émule de Nicolas de Verdun tant ce grand artiste excella dans tous les genres, affichant sa maîtrise aussi bien dans le nielle et le repoussé que dans l'étampage et la sertissure, régénérant, avec un égal bonheur, toutes les techniques en usage pour affirmer son incontestable supériorité sur ses contemporains et son incroyable dextérité à jongler avec les filigranes.

En contemplant le reliquaire en forme de phylactère de sainte Marie d'Oignies, exécuté en cuivre doré avec plaque en émail et renfermant un doigt de la sainte ou celui de la dent de saint André, ou encore celui contenant les reliques de saint André, tous deux gravés sur cuivre doré et argent, on peut juger du sens instinctif de la mesure qui caractérise

Reliquaire en forme de phylactère.

Face ornée de filigranes, de cabochons, de rinceaux gravés et d'une petite plaque en émail champlevé réemployée du XII<sup>e</sup> siècle. Travail attribué à Hugo d'Oignies datant de 1225-1240 environ.

(Musées royaux du Cinquantenaire, autrefois à Nivelles en l'église Saint-Nicolas.)



l'œuvre du frère Hugo, de son refus de toute facilité, de son rejet systématique des effets grossiers, de sa recherche inlassable de l'harmonie, de son goût inné pour la simplicité et de la noblesse de son dessin d'une pureté et d'une noblesse d'exécution qui rangent, d'emblée, leur auteur parmi les plus grands orfèvres de tous les temps.

La couverture d'évangélaire, en argent sur chêne, d'un remarquable classicisme, le calice en argent de Gilles de Walcourt, pièce admirable, d'une technique étourdissante et dont le pied est une pure merveille au même titre que ces croix à double traverse, en vermeil et argent sur chêne dont la chaleureuse exubérance n'exclut pas pour autant le souci de plier son inspiration aux exigences de l'œuvre à modeler, démontrent, d'une façon aveuglante, l'absolue maîtrise avec laquelle le frère Hugo se jouait des techniques en même temps qu'elles révèlent sa parfaite connaissance des arts graphiques.

Judicieusement complétée par un curieux éventail d'objets divers ayant appartenu à Jacques de Vitry (autel portatif, mitre et manipule brodés, crosse et bagues épiscopales, croix garnie d'émaux byzantins, etc.) et par l'émouvante série de reliquaires de sainte Marie d'Oignies dont la châsse de la sainte en cuivre doré et argent, fortement dégradée lors des bombardements de 1940, mais adroitement restaurée, œuvre, en tous points, estimable due au ciseau habile et inspiré de l'orfèvre namurois Henry Libert, cette exposition qui prolonge et clôture le festival spirituel et artistique que la ville de Nivelles a organisé pour commémorer le 750<sup>e</sup> anniversaire de la mort de sainte Marie d'Oignies et qui connut son point d'orgue, le mois dernier, à l'occasion de la sortie du cortège historique glorifiant la mémoire de la sainte et de la représentation du Jeu de Marie de Nivelles, suivant une idée originale du talentueux Georges Sion, restera, pour sa part, accessible jusqu'au 15 juillet prochain, tous les jours, de 8 à 19 heures. L'entrée générale, fixée à 20 francs, est ramenée à 10 francs pour les groupes d'au moins 15 personnes. D'autre part, pour les autocars se déplaçant en caravane, il est appliqué un droit d'entrée forfaitaire de 100 francs par car quel que soit le nombre de passagers. Le chiffre des entrées enregistrées le seul jour de Pentecôte, soit quatre mille visiteurs, traduit, quant à lui, avec infiniment d'éloquence, que les envolées lyriques les plus pathétiques, l'extraordinaire engouement du public pour cette exhibition magistrale qui tant par son fond que par sa forme confond les sceptiques, déroutent les esthètes mais ravit tous les cœurs épris de merveilleux.

Yves BOYEN.

## VISAGES de nos MÉTIERS d'ART en BRABANT

### LUXE ET PARURE

*Cette série des « Visages de nos Métiers d'Art en Brabant » réunit, dans l'ordre alphabétique habituel, quatre noms nouveaux chez nous depuis cette année : ce sont ceux de quatre jeunes femmes qui s'attachent, la première à parer les livres rares avec le plus grand luxe, la deuxième à parer les murs de bannières et les cous de foulards, les deux dernières à parer leurs sœurs de robes éclatantes de vie et de couleur. Elles vous parlent ici de leurs activités avec un luxe de mots, qui sont la parure de la pensée.*



Les bannières d'Yvette Contempré, exposées avec les poteries d'Antoine de Vinck et les compositions naturelles de Jean Delogne : « De chaque rencontre de contours et de couleurs, de formes et de matières, naissent un espace et un temps nouveaux, architecture du cœur pour animer une architecture de raison. A chacun de recréer pour lui-même son paysage intérieur, sa vision du moment >...

Enquête menée par Robert GOFFAUX.

Les photos des artistes sont de l'auteur.

# MICHELINE de BELLEFROID

reliuse qui entend demeurer un témoin du style de son temps



**F**ORT heureusement, Micheline de Bellefroid exposait au moment où je l'ai rencontrée. Ce qui m'a permis de voir réunies la plupart de ses reliures, lesquelles, au moment où paraît ce numéro de « Brabant », ont repris leur place dans les collections particulières. Jamais auparavant Micheline de Bellefroid n'avait réuni un tel ensemble : c'est pourquoi elle tenait à cette exposition à la galerie Vendôme, qui lui apparaissait comme une rétrospective de ses efforts.

Les éditions rares, somptueusement habillées, étaient déployées dans une demi-douzaine de vitrines. Dans le bas de l'une d'elles, tout au fond de la galerie, un alignement de reliures de style ancien.

— Ce sont les pastiches, dit-elle avec dédain. Ils me font penser à ces meubles fabriqués de nos jours en Louis XIV ! Alors que les reliures doivent être les témoins du style de leur époque et non pas des siècles révolus. Quand on me demande une reliure, j'insiste pour qu'on me confie une œuvre de mon temps, parce que cela me paraît plus intelligent de la part d'un bibliophile, mais aussi parce que j'éprouve plus de gêne à relier, par exemple, les « Fables » de La Fontaine illustrées par Gus Bofa. Dans le même ouvrage, vous abordez trois époques : moi, cela me met mal à l'aise ! Nous devons tenir de notre siècle. Il n'y a tout de même pas que les reliures jansénistes qui soient belles !

On le comprend : le ton est passionné. Micheline de Bellefroid vibre au rythme de ce métier avec lequel elle a pris contact dès le pensionnat. Pendant dix années, elle a relié très mal (de son propre aveu). Elle a voulu alors se perfectionner, ce qu'elle a fait à La Cambre dont l'enseignement l'a magnifiquement enrichie sur le plan technique. Depuis, eh bien, elle œuvre seule, indépendante ! Et puis, une belle quinzaine de mars 1963, elle rassemble sa collection dispersée dans les collections des autres et la sort au grand jour, non pas pour recevoir des éloges mais pour établir un bilan.

— Dans le temps, on a voulu simplement orner

somptueusement les reliures au même titre qu'une grille ou une cheminée. Depuis Legrain, à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, on estime qu'il faut beaucoup plus tenir compte de l'œuvre à relier. Certains ont même alors forcé le côté image. D'autres — et c'est ma tendance — entrent dans l'esprit d'un texte en l'interprétant avec luxe. Personnellement, je ne veux pas du tout faire du figuratif. En peinture, d'accord, mais en décoration, ce n'est pas normal d'en faire. Dans chaque décor, je sais difficilement expliquer un dessin, mais je suis certaine d'avoir su capter l'esprit du texte et de l'avoir exprimé de la façon dont je l'ai senti. J'essaye d'être pure dans mon expression.

Tout ce qui se trouve autour de nous est sobre. Chaque reliure est une pièce unique, même lorsque l'œuvre comporte plusieurs tomes. Chaque décor se compose de trois éléments indépendants : le premier plat, le dos et le deuxième plat, ce qui signifie que, chez Micheline de Bellefroid, il ne faut pas ouvrir le volume pour juger de l'ensemble du dessin — certains relieurs placent leur motif décoratif à cheval sur le dos du livre, ce qu'elle n'admet pas.

— Je cherche la sobriété surtout parce que, si on charge, on est à mon avis tout à fait décadent. A force de charger, certains relieurs ont, à un moment donné, accordé trop d'importance à la reliure. Notre rôle est celui d'un encadreur par rapport à un tableau, mais il est certain que le livre doit être décoré somptueusement. C'est une relique de beaucoup de valeur, non pas tellement financièrement, mais pour l'amour du texte.

Micheline de Bellefroid allume sa troisième « Gauloise ». Elle se dit paresseuse et elle n'aime réaliser le décor que lorsque le travail est déjà très avancé. Elle fait elle-même la décoration et la reliure, la dorure étant confiée à un artisan spécialisé. C'est un travail de longue haleine, de méditation aussi, ce qui fait que le bibliophile attend couramment une année. Elle pratique trois genres de reliure : la « pleine décorée », la « pleine janséniste » et la « demi » (c'est-à-dire mi-cuir, mi-papier). La première a sa préférence sur la seconde qu'elle ne fait que si on l'exige. Quant à la troisième, elle est tributaire de la découverte de papiers originaux. Il arrive également à Micheline de Bellefroid d'incorporer à ses décors des photos insolites de Robert Morian.

— Coller du papier, c'est un manque de respect pour le luxe, point de départ du métier, estime-t-elle cependant. Le livre est trop intime pour se permettre d'utiliser autre chose que des matières nobles.

Et, avant de refermer son beau livre d'images, elle me dit encore :

— Les collectionneurs sont souvent des passionnés. On les dit maniaques. Pourquoi ? Parce que chez le meilleur auteur, ils recherchent le meilleur texte, le tirage le plus rare, la dédicace la plus exceptionnelle, la marque d'une grande bibliothèque sur un livre ancien, une lettre autographe qui enrichit le volume. Mais n'ont-ils pas cent fois raison de tout mettre en œuvre pour rendre celui-ci unique ? Si le livre est mal choisi, il entraîne la reliure dans la chute de sa valeur. Au contraire, si le texte est bon, la reliure peut faire monter le livre. Non, croyez-moi, les bibliophiles ne sont pas des bourgeois, comme on le dit souvent, mais bien des mécènes !

# YVETTE CONTEMPRÉ

bannières et foulards, mais aussi animatrice des « Métiers »



« **L**A bannière est fille de l'air, mobile, changeante et légère, se pend, se roule ou se range selon le lieu et le jour, accrochant au mur la chaleur de sa laine et de ses tons... »

La poésie imagée de ce texte m'avait frappé il y a un peu plus d'un an, lorsque m'était parvenu le carton annonçant l'exposition commune d'Antoine de Vinck, d'Yvette Contempré et de Jean Delogne à la défunte galerie Breughel à Bruxelles.

Là, ces trois artistes avaient créé un monde insolite où l'Ondine de Giraudoux aurait sans doute évolué à l'aise : sur des tables basses, les austères et divinement belles poteries d'Antoine de Vinck ; aux murs, les bannières d'Yvette Contempré ; et le tout — poteries et bannières — encadré de toutes parts avec la plus poétique des fantaisies par les compositions naturelles de Jean Delogne, « architectures de branches et de fleurs, de lignes et de couleurs » et « plantes vivantes, entre ciel, eau et lumière, composant une sculpture dans le temps ».

Si j'avais connu Yvette Contempré à l'époque, j'aurais été persuadé que l'Ondine à laquelle je pensais en parcourant ce décor savamment orchestré, était cette grande fille souriante et réservée tout à la fois, dont la chevelure d'un blond nordique est enserrée dans un large bandeau vert...

Il n'est certes pas aisé de pénétrer dans l'univers d'Yvette Contempré. Celui qui a cette audace a aussi l'impression tout d'abord qu'il fracture un coffre-fort ou qu'il veut lire un journal intime en présence et presque contre le gré de son auteur. Ce n'est d'ailleurs que tout à la fin que je connaîtrai le grand dessein de cette jeune fille d'une distinction toute naturelle. Mais procédons par ordre. Yvette Contempré a commencé par créer des foulards pour l'industrie, puis elle en a peint elle-même à la main... tout en rêvant — et elle en rêvait depuis longtemps — de panneaux peints et rebrodés. Elle avait appris l'illustration et la gravure à La Cambre (plus tard elle passera deux mois chez Hayter

à Paris pour assimiler la seconde discipline). Après quoi, elle a cherché l'occasion d'un travail pratique et possible.

— Je recherchais quelque chose de mural : j'y suis arrivée — par quels chemins obscurs ? — par les foulards. Les miens n'appartenaient d'ailleurs déjà plus à la couture mais à la décoration. J'en fais toujours et chacun est une pièce unique. J'en ai exposé, en même temps que des étoles et des tuniques, à deux reprises à la boutique Chale. Puis ce fut l'exposition à Breughel...

Sa méthode de travail n'est pas rigoureuse : le projet de base est précis le plus souvent, mais il arrive à la jeune artiste de se lancer sur le tissu dans un moment particulièrement instinctif. Elle fait des séries d'avant-projets.

— Sur quels thèmes ?

— Des thèmes de passage en somme, répond-elle. Un thème, on l'exploite à fond jusqu'à ce qu'on en ait accompli le tour complet. Cette année, je suis attirée par les formes d'inspiration mexicaine. Le foulard est une composition de formes et un jeu de couleurs. Il permet d'essayer des entreprises plus grandes. Plutôt que de le porter au cou, mieux vaudrait le déployer...

— Comme une bannière ?...

L'Ondine sourit, ses yeux couleur eau brillent sous l'effet d'un rayonnement intérieur, dirait-on.

— J'ai un point de vue très personnel. Je n'estime pas qu'il faille mettre un sujet puisqu'il s'agit d'un accessoire d'habillement : ce serait mettre une anecdote sur un objet complémentaire.

Les tons qu'utilise Yvette Contempré sont en général très sourds, même si elle fait appel à des couleurs chaudes.

Des couleurs chaudes, il y en a d'ailleurs tout autour de nous : sur les murs, sur ce que la jeune fille appelle sa « palette », une sorte d'établi dont le dessus est constitué de deux rangs de pots de couleurs à l'eau. Nous sommes en effet dans un petit bâtiment qui était situé rue Franz Merjay à Ixelles, entre la place et l'avenue Brugmann. C'est là, au premier étage, qu'Yvette Contempré avait ouvert. Il y a trois ans, un cours privé de dessins pour enfants selon une méthode d'expression libre.

— Le but est d'essayer de susciter dans l'enfant tout ce qui est possible...

Un temps. Je vais me lever et prendre congé lorsque j'entends la voix d'Yvette Contempré qui m'annonce :

— J'ai un projet... un projet dont je suis en quelque sorte l'animatrice, mais qui groupe une quinzaine d'artisans. Il s'agit de l'ouverture prochaine d'un centre d'artisanat 15, rue Berckmans, à Saint-Gilles à l'enseigne des « Métiers ». Ce sera un dépôt permanent de nos productions complètes. Nous travaillons dans des domaines très différents, mais dans le même esprit. J'avais cette idée depuis longtemps parce que je considère qu'on perd cet esprit quand on disperse les efforts.

— Pouvez-vous citer des noms ?

— Bien sûr. Antoine de Vinck, Simon du Chastel, Marie-Thérèse Courtois, Jeanine Coppens, Jacqueline Kamps...

Des noms familiers pour moi : ils sortent en droite ligne de notre catalogue « Métiers d'Art en Brabant »...

# MONIQUE HENROTIN

*sous des travaux en serti et en batik, l'amour de la céramique*



**E**ST-CE parce que Monique Henrotin est née sous le signe du Bélier qu'elle porte cette coiffure noire, bombée de chaque côté de la tête à l'imitation des cornes volumineuses de cet animal foncé ? Je n'ai pas commis l'impertinence de le lui demander. D'ailleurs, pour elle, c'est parce que le destin l'a placée sous ce signe qu'elle fonce. Car elle a bien le caractère du Bélier, cette toute jeune fille qui, sous des apparences timides, sait où elle veut aller. Elle y va d'ailleurs et d'un bon pas, avec ce visage mince et rieur — celui de la confiance dans la vie.

— Oui, je suis jeune, me dit-elle sans toutefois préciser son âge. J'ai donc tout le temps devant moi...

Monique Henrotin crée des robes serties en utilisant des matières brutes telles que la soie sauvage. C'est le serti qui fait le graphisme du dessin.

— C'est le système du batik, si l'on veut, mais le fixage est différent, précise-t-elle.

En suivant les cours de décoration de l'école Bischoffsheim à Bruxelles, elle a fait le tour des possibilités décoratives, commençant par deux années de tissage, s'intéressant à la céramique, à la peinture sur tissus, à la sérigraphie, aux émaux sur métal. A la suite de quoi, avec une amie, elle a loué un grenier rue des Eperonniers pour y travailler. Elle avait ramené des couleurs de Paris et elle s'est mise alors à créer des robes qu'elle coupe mais ne coud pas.

— Le dessin est en général non figuratif, m'explique Monique Henrotin en me montrant une à une ses créations qu'elle place devant elle pour mieux les rendre vivantes. La tendance de ce dessin est plutôt géométrique, ce qui apporte une note un peu originale et nouvelle dans cette mode... pour certaines robes du moins.

Elle pratique également l'art — peu répandu ici — du batik. Elle en tire des robes ainsi que des

métrages et des foulards. C'est à Paris qu'elle s'est familiarisée avec cette technique amenée dans la capitale française par des Hongrois.

— Le premier procédé est plus strict, explique-t-elle. Le batik, lui, permet plus de souplesse et de variété. Je voudrais vraiment accentuer son implantation en Belgique, car il y a certainement beaucoup à en tirer. Je voudrais notamment appliquer le graphisme du serti au batik.

Elle ajoute dans un rire juvénile :

— J'aime le côté imprévu des choses. Ici, je puis jouer avec les couleurs. Rien n'est plus passionnant que de les faire vivre... et de les voir porter.

— Quelle est votre réaction lorsque vous rencontrez quelqu'un qui porte une de vos robes ?

Là, elle éclate de rire.

— C'est agréable !... Mais parfois, je suis affreusement déçue quand elle est mal portée ! Ce qui est tout de même rare ! s'empresse-t-elle d'ajouter

Monique Henrotin a participé à différentes présentations d'ensemble et ses robes se trouvent en bonne place dans plusieurs vitrines du boulevard Saint-Germain à Paris.

— Quel fut l'accueil de la capitale de la mode ?

Elle est affirmative, péremptoire :

— Enthousiaste. Très enthousiaste même. « Ils » aiment ce qui est noir et blanc, et ce qui fait preuve d'une très grande recherche... Il y a beaucoup à apprendre à Paris.

Je la sens dévorée du désir de partir à l'assaut de cette ville... de cette jungle pour ceux qui ont essayé et qui en sont revenus. Mais elle aime Bruxelles et, sur le plan des Métiers d'Art, elle apprécie le fait que des organismes tels que l'Office Provincial des Métiers d'Art du Brabant, s'occupent de regrouper les artisans, alors que, à Paris, « c'est chacun pour soi ».

Il est 6 heures du soir. Monique Henrotin s'agite dans son fauteuil. Elle a consulté sa montre à plusieurs reprises. C'est qu'elle a un rendez-vous une heure plus tard. Comme tous les jours à 19 heures. Et un rendez-vous d'amour : avec la céramique ! Depuis quatre ans, elle se rend chaque soir au cours de Robert Van Nèrom à l'Académie de Molenbeek.

— La céramique m'a toujours plu, me confie-t-elle. C'est mon grand amour. Je rêve de travailler le grès. C'est le contact de la terre qui me passionne. Et les couleurs, bien sûr !... Et l'imprévu ! Mais je conserve une certaine rigueur, un modelage strict et une discipline dans la forme.

Les prochaines vacances, elle compte les passer au château de Ratilly afin d'entrer plus encore en contact avec les céramistes qui y travaillent et y perfectionnent leur art et leur technique. Elle prépare également une exposition de serti et de batik chez Géo Michel.

Et ce petit bélier, qu'aucun de ces dérapages de la vie ne semble encore avoir fait dévier de sa ligne plus stricte qu'imprévue, fonce vers Molenbeek, me plantant là comme un croulant — un croulant tout de même terriblement confiant dans cette jeunesse tellement décriée... par ceux qui ne l'approchent pas.

# TAPTA WIERUSZ

*Le tissage au service de tout ce qui est vestimentaire*



Diplômée de l'E.N.S.A.A.D. en 1949, Tapta Wierusz quitta la Belgique avec son mari l'année suivante pour le Congo. Ils revinrent ici juste avant l'indépendance et s'installèrent dans une maison jumelée de l'avenue Montana à Uccle, à deux pas de la chaussée de La Hulpe — la partie qu'ils occupent porte le n° 35 —, avec leurs trois enfants nés aux colonies (un garçon qui a neuf ans maintenant, et deux filles de douze et sept ans)... et avec le métier qui avait suivi la caravane !

— Au Congo, je tissais pour le plaisir et pour les besoins de la famille, mais je ne travaillais pas comme maintenant ! Là-bas, je me suis amusée également à modeler des figurines avec du tulle incorporé à du ciment, le tout monté sur fer. Je me suis un peu intéressée à l'art populaire polonais.

Tapta Wierusz me raconte toute son odyssée avec une aisance de très grande classe. Elle porte un pull-over tissé par elle et dont le ton émeraude fait un contraste éblouissant avec le noir de sa chevelure toute en hauteur.

— Le tissage est un domaine qui me va très bien, estime-t-elle. J'ai essayé la tapisserie, mais cela demande plus de patience que je n'en aie.

Elle rit fréquemment, sans exubérance d'ailleurs : elle est une force de la nature en toute simplicité.

— Ce domaine se limite — et ce n'est déjà pas mal, je vous assure ! — à tout ce qui est vestimentaire : robes, manteaux, capes doubles, simples et réversibles, marinières, etc. Je m'éloigne très fort du tissage à la machine. Il faut d'ailleurs s'éloigner le plus possible de l'industrie, sinon ce n'est vraiment pas la peine de tisser des pièces qu'on peut acheter bon marché au mètre. Je veux rester très simple dans mes tissages, tout en y mettant de la fantaisie.

Elle déploie des coupes qui ont une double hauteur de robe et un peu plus de la largeur. C'est un tissage très ajouré — « on peut y passer le doigt », dit-elle en m'en faisant immédiatement la démonstration ! — très contrasté dans les tons. Extravagant, comme disent les amies de Tapta Wierusz ? Oui, si l'on veut, mais surtout original. Certes une femme qui porte un vêtement taillé dans ces « tissus »-là, ne passe pas inaperçue : elle est cependant toujours élégante. Les matières qu'elle emploie la tisseuse sont le mohair et la laine.

— La machine pourrait peut-être reproduire mes dessins, dit-elle. Mais les effets auxquels j'arrive sont tout différents. L'industrie aurait intérêt à faire créer plus d'échantillons par des gens qui ont une formation artistique. Moi...

Elle s'arrête un moment, rit, puis ajoute immédiatement :

— Moi, j'aime beaucoup tisser... mais je crois que faire des petits bouts, cela m'ennuierait très vite ! Et puis, aurais-je le temps ? Mes commandes, cette maison, mes trois enfants... Mon fils vient répéter ses leçons à côté du métier, pendant que je tisse au grenier. C'est vous dire que mes journées sont bien remplies.

En sortant de la coquette maison de l'avenue Montana, j'ai croisé les deux filles qui rentraient de l'école. Pour Tapta Wierusz, après les aléas de l'interview, les joies de la famille...

**L**ES tissages de Tapta Wierusz sont entrés en fanfare dans la mode bruxelloise, à tel point que l'hebdomadaire français « Elle » publiait dans son édition belge, à l'époque des collections, la photo d'une robe de laine tissée, noire, grise et blanche, signée par elle.

— Au début, m'explique-t-elle, l'écoulement de mes robes se faisait avec difficulté en raison, je crois, du traditionalisme des esprits. Certaines de mes amies qualifiaient mes tissages d'extravagants. Mais, depuis cet automne, ils ont beaucoup de succès, notamment auprès des femmes artistes. Et, en ce moment, je touche un public un peu plus large. L'année passée, j'ai reçu — et accepté, bien sûr ! — une proposition de Suzanne Dejardin. Aujourd'hui, je suis difficilement le rythme des demandes.

Tapta Wierusz est à la fois un peu surprise et ravie de son succès. Elle parle un excellent français avec un accent très prononcé plein de charme : elle est née en Pologne, mais elle est naturalisée belge depuis quelques années, tout comme son mari, qui est ingénieur. Elle avait 18 ans lorsqu'elle a participé à l'insurrection de Varsovie, après laquelle elle fut dirigée sur un camp-hôpital par les Allemands. Les Russes libérèrent ce camp et, un mois plus tard, elle et son mari débarquèrent en Belgique où ils se sont plus. M. Wierusz a fait ses études à Louvain grâce à une bourse de l'armée polonaise. Elle-même, après une année de médecine, s'est dirigée vers La Cambre et vers le tissage, avec Mmes Overloop et Flagey (cette dernière, pour l'harmonie des couleurs).

— Ma mère peignait, mais dans le cercle familial. Toute la famille s'intéressait aux arts. Moi-même, je dessinais par goût pour les couleurs. Une fois ici, j'ai voulu apprendre un métier assez pratique, mais en rapport avec l'art. Au début, j'ai tissé des nappages et des carpettes.

## Le Brabant au Luxembourg

L'EXPOSITION consacrée aux « Métiers d'Art du Brabant » à Nassogne et au Fourneau Saint-Michel, organisée par la province du Brabant, a remporté un légitime succès.

Le voyage Bruxelles-Nassogne a été accompli en dépit de conditions climatiques pas toujours favorables, par de nombreuses personnalités brabançonnaises qui ont fait un déplacement aussi agréable qu'instructif.

A mi-chemin entre Nassogne et Saint-Hubert, au milieu des épaisses frondaisons de la forêt Saint-Michel, se situent de vieux bâtiments patinés par les ans. C'est là, au fourneau de Masblette, que le dernier abbé de St-Hubert tenta son ultime entreprise dans les prémices grondantes de la révolution industrielle occidentale. Hélas, ce fantasque bénédictin, usant de la liberté d'un homme que les scrupules n'étouffaient pas, récolta bien des déboires dans sa tentative de marchand de canons. Créé en 1771, ce fourneau fut un échec retentissant au dépens de l'escarcelle de l'abbaye.

L'usine abbatiale renaît aujourd'hui de ses ruines, après avoir surmonté une série de difficultés qui paraissaient rendre impossible toute tentative de reconversion. Une A.S.B.L. est, depuis 1960, propriétaire des bâtiments et des terrains du fourneau St-Michel, et jusqu'ici, plus d'un million de francs ont été dépensés en aménagements et restaurations diverses. Depuis bientôt trois ans, les visiteurs affluent au musée de la métallurgie ancienne et des arti-

sanats ardennais qui occupent toute une aile de l'ancienne habitation du maître des forges. On peut y admirer un grand nombre d'outils et d'objets se rapportant à la forgerie traditionnelle, quelques métiers tombés en disgrâce, une collection impressionnante de fers armoriés et une foule de choses du terroir entrées dans le folklore.

Le gueulard du haut-hourneau, la halle à charbon de bois sont des bâtiments actuellement en ruines, que l'on s'efforce de remettre en état.

L'exposition consacrée aux « métiers d'art du Brabant » se tenait dans le Fourneau St-Michel et aussi en partie à la maison communale de Nassogne, où le jour de l'inauguration les gouverneurs du Brabant et du Luxembourg mirent en relief le trait d'union que cette exposition constituait, une fois de plus, entre les deux provinces amies. Et l'on s'en fut admirer les tapisseries de Liliane Badin, de Julien Bal, de Colette Baugniet, de Mary Dambiermont, d'Edmond Dubrunfaut, de René Julien, de Claudine Ropsy, de Daniel Vandendriessche, les céramiques de Robert Bruniaux, de Pierre Caille, de Jan Cobbaert, dont les tons chauds firent une particulière impression, de Georgette Fisbach, de Jef Vaes, de Mirko Orlandini, les tissages de Jeanine Coppens, de Jacqueline Kamps et de Tapta Wierusz, les tissus d'Yvette Contempné, les vitraux de Maurice Nevens et bien d'autres belles choses encore qui font de cette exposition, un tout remarquable.

### UN BUREAU INTERNATIONAL DU TOURISME SOCIAL

A l'issue du IV<sup>e</sup> Congrès International du Tourisme Social, qui vient de se tenir à Bruxelles, une association internationale, « Bureau International du Tourisme Social » (B.I.T.S.), a été fondée par septante-huit organismes — dont neuf à caractère international et soixante-neuf à caractère national, de quinze pays différents — intéressés, directement ou indirectement, au tourisme social.

L'association a élu le professeur Dr W. Hunziker, de Berne, comme président et vingt administrateurs, choisis parmi les délégués des institutions les plus représentatives.

M. Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme de Belgique, a été désigné comme secrétaire général du B.I.T.S.

### « LES MOULINS DU BRABANT »

Ce petit volume, fort de 328 pages, richement illustré, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine culturel et historique.

Il peut être acquis au Bureau d'Accueil de la Fédération Touristique, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs (membres : 40 francs). C.C.P. 3857.76.

## UN SIÈCLE DE COSTUMES MILITAIRES BELGES

L'EXPOSITION de Costumes militaires belges, ouverte actuellement à la Bibliothèque Albert I<sup>er</sup> (2, boulevard de l'Empereur, à Bruxelles, tous les jours, même le dimanche, de 10 à 18 heures), porte sur une période d'un siècle environ, à partir de 1787. C'est dire que la Révolution brabançonne a servi de point de départ et que les pièces exposées dans les premières vitrines intéressent au plus haut chef notre province. On y trouvera non seulement diverses représentations de volontaires de 1787 à 1790, mais surtout un précieux recueil contenant des textes manuscrits, une soixantaine de marches et des aquarelles de la plus grande importance puisque parmi elles on trouve la seule représentation connue d'un membre du « Comité établi pour les Volontaires agrégés aux cinq Serments en la ville de Bruxelles pour le maintien du bon ordre ». Le volume est ouvert aux pages 79 et 80 où se voient, à gauche, l'envers du drapeau du Serment Saint-Michel et, à droite, un tambour-major.

L'époque napoléonienne est représentée par des documents relatifs aux troupes belges et aux gardes d'honneur régionales créées à Bruxelles à l'occasion des visites officielles de l'empereur. Deux représen-

« Régiment de Brabant », aquarelle d'un recueil manuscrit relatif à la Révolution Brabançonne.

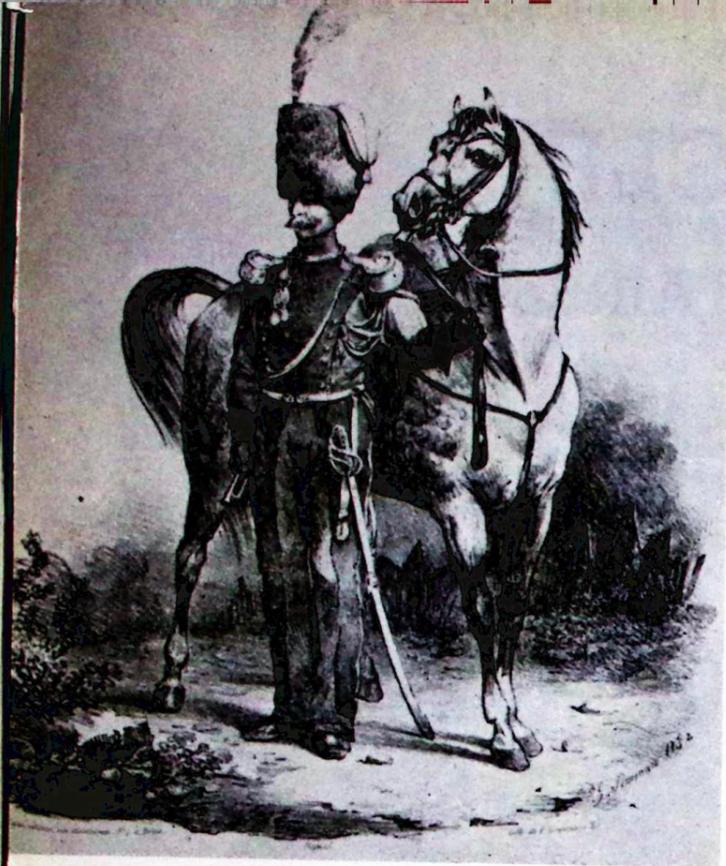


tations de gardes municipaux de Bruxelles en 1820 donnent un exemple des premières lithographies exécutées en Belgique. Cette technique nouvelle conquiert une place exceptionnelle en quelques années, rencontrant la faveur de presque tous les artistes de l'époque romantique, à commencer par le Bruxellois Jean-Baptiste Madou dont de nombreuses œuvres sont exposées, notamment « La Jambe de bois » à son canon au milieu des barricades dressées place Royale le 23 septembre 1830, et la « Collection de Costumes de l'Armée belge en 1832 et 1833 », célèbre recueil de vingt-deux planches, publié à Bruxelles. Parmi les nombreux autres artistes bruxellois, Henri Hendrickx est sans conteste le plus brillamment représenté car le Cabinet des Estampes possède non seulement les études de détails préparatoires aux quatre célèbres grandes planches lithographiées répandues dans le commerce en 1855, mais encore les compositions d'ensemble dessinées en vue de ces lithographies et des épreuves de choix rehaussées à la main dans un coloris aussi vif que délicat, le tout alliant avec succès la précision et la parfaite exactitude à un sens exceptionnel du mouvement.

Officier de la Garde municipale de Bruxelles. (Lithographie à la plume par C. Chatillon et F. Willema, 1820.)



Plus près de nous, Alfred Hubert sut encore imprimer beaucoup de caractère à ses études de militaires mais seuls ses dessins sont dignes d'attention car, à la fin du siècle, la lithographie avait fort malheureusement baissé pavillon devant les procédés photographiques, tandis que le renouveau de la gravure originale proprement dite entraînait une désaffection totale pour les sujets militaires.



« Trompette des Guides (Garde Royale) Troupe Relais ».  
(Lithographie par G. Simonau, 1832.)

## LES RESULTATS DES EXAMENS FINAUX DU COURS DE GUIDES TOURISTIQUES POUR LE BRABANT

Le Jury, présidé par Mlle A. Brunard, Conservateur du Musée communal de la Ville de Bruxelles, et par M. F. Doms, Directeur de l'Ecole Provinciale des Industries Alimentaires et du Tourisme, a fait subir les diverses épreuves d'examens à quatorze récipiendaires, les 10, 11 et 12 juin.

La qualité des réponses fournies par les étudiants et étudiantes aux multiples questions posées ont montré à suffisance l'intérêt que les élèves ont pris à l'étude approfondie des différentes matières inscrites au programme du cours :

deux élèves ont obtenu la plus grande distinction;  
cinq la grande distinction;  
cinq la distinction.

Avec leurs camarades sortis la session passée, les promus seront des propagandistes qualifiés de beautés culturelles et touristiques de notre belle Province. De plus, ils resteront les meilleurs ouvriers de cette éducation permanente dont s'inquiètent, à juste titre, les responsables de l'Education nationale.

Ces cours reprendront le 15 septembre prochain. Les inscriptions sont reçues en écrivant à M. le Directeur des Cours de Guides touristiques C.E.R.I.A., 1, avenue Emile Gryson, Anderlecht.

A la date du 15 juin dernier, vingt élèves étaient déjà inscrits.

Pour cette raison et parce qu'après 1914 les uniformes devinrent purement fonctionnels et adaptés à inspirer pour eux-mêmes les artistes, l'exposition se clôt sur un petit groupe de similigravures d'après des dessins de Maurice Romberg, datés de 1897-1898.

Le catalogue des estampes et des dessins exposés, qui appartiennent tous à la Bibliothèque royale de Belgique, a été dressé par M<sup>me</sup> Marie Mauquoy-Hendrickx, conservateur du Cabinet des Estampes, avec l'aide de M. Achille Golenvaux, spécialiste en matière de costumes militaires. Il est publié sous le n° 5 de la série des « Documents choisis de la Bibliothèque royale de Belgique » (44 pages et 24 planches). Il en existe une adaptation en néerlandais par M. Cyriel Wellens.

Les membres de « La Figurine », société belge d'étude de l'uniforme et du costume anciens, ont tenu à joindre presque deux cents pièces de leur collection (figurines de diverses sortes, armes, casques, poupées folkloriques, etc.); celles-ci ont été autant que faire se peut, placées près des estampes qui les ont inspirées. Une liste stencillée de cette participation a été dressée afin de donner plus d'agrément à la visite de l'exposition.

M. M.

## XII<sup>e</sup> FETE DU VIN ET DU RAISIN BELGES A OVERIJSE

Sous la vigilante et clairvoyante impulsion de l'Administration communale et du Syndicat du Tourisme, les réjouissances que la commune d'Overijse organise à l'époque des vendanges, connaîtront cette année encore — et pour la douzième fois — un éventail de festivités de qualité qui se dérouleront du 24 août au 1<sup>er</sup> septembre.

Après l'inauguration officielle et l'ouverture de l'exposition de raisins, se tiendra le samedi soir à 20 h 30, un jeu folklorique sur la place Juste-Lipse : couronnement de la nouvelle reine du raisin, introduction d'un prince Isca et rondeau auquel participeront les géants d'Overijse et plusieurs harmonies.

Le dimanche 25, à 15 heures, aura lieu le départ du grand cortège folklorique avec la présence de la reine du raisin, des géants, de chars, de groupes folkloriques et de fanfares venus de toutes les régions du pays.

Le titre envié de « Reine du Vin 1963 » sera disputé par 33 finalistes, le 27 août à 20 heures.

Enfin, le dimanche 1<sup>er</sup> septembre, à 10 heures, en l'église décanale Saint-Martin : bénédiction des raisins et des fruits.

Signalons aussi que pendant les festivités seront effectuées des distributions de raisins ainsi que des visites guidées des celliers les plus modernes d'Europe, ceux de la coopérative Isca.

## « Poèmes d'or sur Fond de Gueule »

LA Ville de Bruxelles et la Société de l'Ommegang nous ont réservé récemment la présentation par « Les Jeunesses Poétiques » de leur spectacle : Textes et Chansons du Moyen Age.

C'est dans le cadre toujours prestigieux de la salle gothique de l'Hôtel de Ville de Bruxelles et en présence d'un public intéressé où l'on pouvait distinguer M. Cooremans, bourgmestre de la ville de Bruxelles, le comte Thierry de Limburg-Stürum, président de la Société de l'Ommegang, que débuta la soirée.

Les lumières s'éteignent, les derniers murmures se dispersent, tandis que nous parvient, harmonieux et insolite, le doux son du luth...

Déjà nous sommes loin de la ville qui tout le jour nous accaparait, loin du brouhaha, loin de notre tempo : transportés dans un autre monde, au cœur du Moyen Age.

Peu à peu, à la lumière des projecteurs, la scène se matérialise. Au centre, un homme en costume médiéval nous invite à entrer dans la ronde... Laissons-nous prendre à son jeu : il chante l'histoire de l'Homme.

Les strophes s'envolent, poèmes sans nom, fixés là jadis, dans la Solitude, l'Amertume, les Eternelles Amours.

« Dites-le moi, ce qu'est amour... »  
implore la charmante fillette,  
« Seulette suis, sans ami demeurée... »  
se lamente la fille,

c'est la « Queste de l'Amour », la course éperdue vers un idéal qui jamais ne se laisse emprisonner.

C'est le Jeu de Robin et Marion d'Adam de la Halle; la sincérité et la grâce toute féminine de Christine de Pisan; le Testament du « pauvre Villon ».

Mais l'amour est plus fort que la mort et l'espoir renaît au terme de cette première partie qui s'achève sur une « Danse du Printemps ».

Le spectre de la mort hante à nouveau les refrains de la deuxième partie. On l'aperçoit, on le craint, on l'exhorte à se détourner...

C'est Eustache Deschamps avec sa « Ballade contre la guerre », ce sont « Les Vers de la Mort » d'Héliand de Froidmont.

Gronde la révolte, se terre la soumission : vive la Paix, chante Charles d'Orléans dans sa Ballade.

Voici bientôt l'insouciance qui se glisse habilement dans la troisième partie où l'on veut chanter la Joie, si éphémère soit-elle.

C'est la « Chanson à boire », « Yo, yo, compère », « La Folie », « La fête des taupes » et le spectacle se termine sur une Danse, extrait de Robin et Marion d'Adam de la Halle.

Ces Poèmes d'or, ciselés d'amour, ornés des entrelacs savants d'une pensée subtile et souvent farfelue, se détachent sur fond rouge de sang, de misère et de mort.

Sans vouloir reconstituer une cour d'amour du Moyen Age, ce spectacle tend à recréer un climat humain, poétique et musical d'une des époques les plus inventives de l'art occidental.

Cette « grande clarté du Moyen Age », comme disait Gustave Cohen, s'illumine d'une poésie très riche d'amour, très riche de beauté, de fantaisie, de non-sens même, une poésie si proche de nous qu'elle semble être d'une éclatante jeunesse.

L'excellente interprétation de Marion, Micheline Michaël, Jacques Careuil, Paul Roussel et Claude Flagel, jointe à un accompagnement musical très réussi contribuent au succès de cette soirée littéraire.

M. de V.

## BIBLIOGRAPHIE

### EN ECOUTANT PARLER LES GROGNARDS DE NAPOLEON

M. Théo Fleischman, à qui l'on doit de nombreux et remarquables ouvrages consacrés au premier Empire, a publié, il y a peu, dans la collection « Au cœur de l'Histoire » un livre intitulé *En écoutant parler Napoléon* dont on a pu dire qu'il dépeint admirablement l'Empereur et permet de pénétrer sa psychologie. Aujourd'hui, c'est un nouveau volume, suite logique au précédent, *En écoutant parler les grognards de Napoléon*.

Peut-on espérer témoignages plus directs et plus véridiques que ceux qui nous sont transmis par les héros de l'épopée n'ayant que le seul souci d'évoquer leur vie aventureuse? C'est dans leurs notes et souvenirs, écrits au bivouac ou au soir de leur vie que M. Théo Fleischman a cherché l'atmosphère des armées impériales, l'évocation des grandes heures en même temps que celle de la vie quotidienne des plus humbles soldats, les récits glorieux ou pittoresques, les propos tenus au feu ou à l'étape, les aveux... en un mot tout ce qui détient le secret de la personnalité et les caractéristiques des types divers et multiples qui s'agitèrent, souffrirent, se battirent et moururent dans les rangs de la Grande Armée.

« Les armées impériales ont joué un tel rôle dans l'histoire de l'Empire qu'ignorer la psychologie des soldats exposerait à fausser cette histoire toute entière » écrivait naguère Louis Madelin.

C'est à une connaissance parfaite de cette psychologie que mène le livre de M. Théo Fleischman qui détient d'innombrables détails peu connus ou ignorés jusqu'à présent et fourmille d'anecdotes, dont la lecture est passionnante, partageant le lecteur entre la surprise, l'admiration, l'amusement et l'émotion.

Pour illustrer l'ouvrage, il a été fait appel à l'imagerie populaire des Pays-Bas, beaucoup moins connue que celle des pays voisins. Ces reproductions de gravures sur bois, naïvement gravées et coloriées, accompagnent heureusement le texte anecdotique de M. Théo Fleischman.

(Editions : Brepols (Bruxelles 3). Prix : 150 F.)

# La Vierge «SEDES SAPIENTIAE» de Louvain

VOISINE de la célèbre « Cène » de Thierry Bouts, la Vierge « Sedes Sapientiae » constitue un des plus remarquables trésors de la collégiale Saint-Pierre de Louvain. Cette statue a, depuis des siècles, été mêlée aux fastes de la vieille cité et associée aux destinées de l'université. Aussi son histoire est-elle lourde de souvenirs.

Dès l'achèvement du chœur de l'église, vers 1129, on y plaça la petite statue gothique d'une Vierge. Mais, à la longue, sous le drap d'or dont on la revêt aux jours des processions, est-elle jugée assez disproportionnée avec la grande arcade du croisillon. Il faut cependant trois siècles d'attente pour qu'en 1442, l'administration communale de Louvain commande une nouvelle statue. On s'adresse d'abord à Thierry Aelbrechts. Son projet n'est pas admis. Le travail est alors confié au sculpteur bruxellois Nicolas De Bruyn, un des artistes les plus renommés de son époque. De Bruyne a sculpté une magnifique « Vierge de majesté » assise sur son trône et tenant un sceptre terminé par une étoile. Sur ses genoux, l'Enfant bénit d'une main et, de l'autre, caresse un oiseau. Le sculpteur a revêtu la Vierge d'un manteau qui retombe en plis nombreux et régulièrement parallèles, selon la manière romane. Malgré sa rigidité quelque peu hiératique, la Madone est empreinte d'une rare distinction. Le peintre louvaniste Roelof Van Velpen (qui a travaillé avec Thierry Bouts et Roger van der Weyden) ajoute à la pièce une brillante polychromie. Celle-ci coûtera autant que la sculpture elle-même : vingt saluts d'or. De grandeur naturelle — 1,60 mètre — la Vierge en



bois de chêne, rutilante de couleurs, denote un travail hardi qu'on vient admirer de bien loin...

On honore la Vierge sous le vocable de « Notre-Dame de Saint-Pierre ». Bien vite, dans le duché de Brabant, le pèlerinage à l'« Onzer Lieven Vrouwe Sinte Peters » constitue une institution populaire qui ne tardera pas à s'établir solidement. Non seulement la Vierge a son culte, sa liturgie, ses fondations, mais aussi sa confrérie. Celle-ci est érigée en vertu d'un acte du Conseil communal daté du 31 mars 1445. Dans les registres de cette association, voisinent des dignitaires de la Cour, des évêques comme ceux de Liège et de Verdun, des abbés et des abbesses. Devant la statue brabançonne viendront s'agenouiller Philippe-le-Bon et son épouse Isabelle de Portugal; Marguerite d'York, femme du Téméraire; le dauphin de France, futur Louis XI; Charles Quint et Marguerite d'Autriche.

\*\*\*

Durant le XVI<sup>e</sup> siècle, Louvain est plusieurs fois assiégée et menacée de désastre, notamment en 1542 par les bandes de Van Rossum; en 1572, par les troupes du Taciturne; en 1582, par les soldats du duc d'Alençon. Chaque fois, la population afflue devant la statue qu'on a, en ces conjonctures, exposée au milieu de la grande nef.

Ainsi Louvain se tourne souvent vers sa Vierge de Saint-Pierre. Des ex-votos sont suspendus à ses pieds. Des fleurs constamment lui sont offertes. Et il n'est pas jusqu'au célèbre Juste-Lipse qui n'ordonnera, la veille de son décès, d'accrocher près

de la statue, en hommage, un portrait en toge professorale.

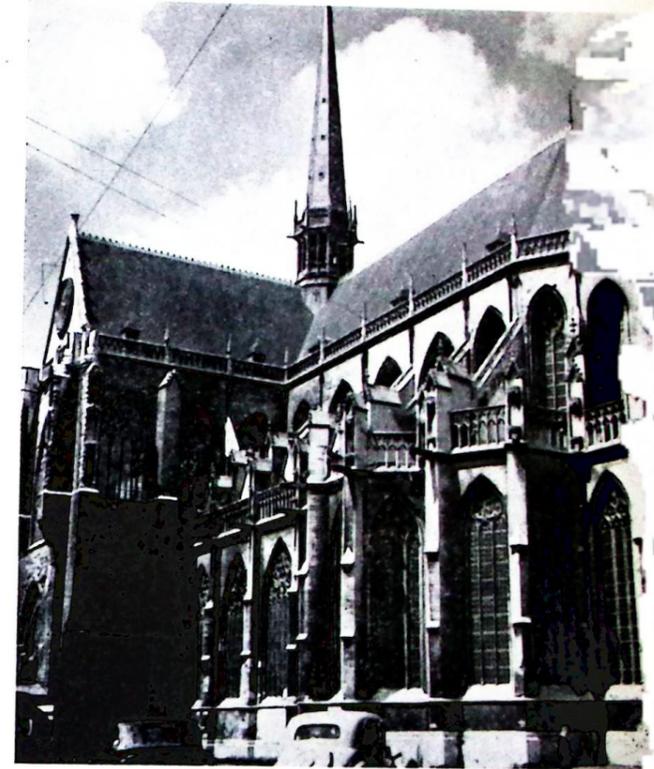
Mais le danger revient en 1655, début de la période française de la guerre de Trente Ans. Richelieu songe à écraser les gens du cardinal-infant et à morceler notre pays entre la France et les Provinces-Unies. Déjà une armée, composée de 60.000 huguenots et calvinistes, a anéanti Tirlemont. Elle se dirige sur Louvain. Il s'agit de frapper un grand coup pour faire tomber les Pays-Bas espagnols au pouvoir de la France. Dans Louvain, on se prépare à la défense : milices communales, bourgeois et étudiants mêlés. Tous courent aux armes. Le siège commence le 24 juin. Bien que les Louvanistes ne soient qu'au nombre de 6.000, le pire est évité : l'assaillant bientôt lève l'encerclement. Louvain exprime sa reconnaissance à la Vierge en instituant la célèbre procession de Notre-Dame du Siège qui sortira chaque année, régulièrement, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Il faut assister à ce spectacle haut en couleurs. Il y a d'abord des groupes nombreux — adultes, jeunes gens, jeunes filles — représentant les métiers et qui précèdent la statue avec chants et musiques, avec étendards et fanions. Puis voici, portée sur de solides épaules, la Vierge drapée dans son manteau de brocart recouvert d'un léger voile de soie, couronne sur la tête et sceptre à la main. Dans les rues étroites de la cité, elle s'avance lentement, sous un dais paré de lys supporté par quatre colonnettes d'argent. Enfin, suivent le magistrat et son conseil, ainsi que le recteur de l'université et le corps professoral en toge et bonnet.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, selon la coutume de l'époque, pour les jours ordinaires, on revêt la statue d'une robe de damas en forme de cône, ornée de grosses broderies d'or. Et c'est ainsi qu'elle apparaîtra longtemps à ceux qui viendront l'honorer sous les voûtes de Saint-Pierre. Au cours de ces années, la Vierge reçoit un nouveau vocable : celui de « Siège de la Sagesse » (Sedes Sapientiae) qui affirme des liens de plus en plus étroits avec l'Alma Mater.

\*\*\*

Quand survient la Révolution à Louvain, les Sans-Culottes, qui ont fait flamber plus d'une Vierge dans nos régions, ne touchent pas à la statue Sedes Sapientiae. Cependant, pour éviter un malheur toujours possible, la municipalité juge prudent de mettre la Vierge louvaniste en sécurité à l'hôtel de ville. C'est en 1800 seulement, sous le Consulat, qu'elle reprendra sa place, à deux pas, dans la collégiale.

En 1833, l'université, après un court séjour à Malines, retrouve siège à Louvain. Dès lors, il n'est licencié, ni docteur en théologie, récemment promu, qui n'iront aussitôt rendre hommage à la Vierge et lui offrir — comme la coutume vient de l'instaurer — une pièce d'or ou d'argent. En 1842, la statue est, sur l'ordre du doyen Craesaerts, dépouillée des orne-



La partie arrière de l'église Saint-Pierre.

ments qui jusque-là, l'ont emmaillotée. Elle est ainsi rétablie dans son état primitif, plus noble, plus majestueuse. A cette occasion, elle est une nouvelle fois polychromée.

Lors du sac de Louvain, le 25 août 1914, la statue échappe à la destruction. Trente ans plus tard, lors du bombardement de mai 1944, elle ne subit que quelques écorchures, d'ailleurs sans gravité.

Telle est l'histoire d'une statue que Louvain — et l'université — revendiquent comme un bien authentique. Dans l'église Saint-Pierre, où elle trône aujourd'hui encore, la Vierge Sedes Sapientiae, avec son air de souriante majesté ne manque pas d'arrêter les regards. Elle émeut les croyants; elle intéresse les artistes; elle inspire le respect à quiconque sait le prix des trésors les plus vénérables de notre pays.

Pierre GIRAUD.

## LE CONCOURS DE SCULPTURE « PRIX LOUIS SCHMIDT 1963 »

Le Comité Prix Louis Schmidt organisera, dans le courant du mois de septembre 1963, son concours de sculpture « Prix Louis Schmidt 1963 » doté d'un prix unique de 20.000 francs.

Les inscriptions sont reçues, dès à présent, au Service des Beaux-Arts de la commune d'Etterbeek qui tient des exemplaires du règlement à la disposition de tout intéressé.

## Au repos de juillet

**V**ACANCES. Les enfants sont allégés du poids des études et des livres. Ils vont sans fatigue feuilleter les grandes pages du livre de nature pleines d'images et de jeux : pigeons dans le ciel immensément bleu, blés vert pâle qui deviennent jaune paille, orges et seigles barbés, froments lourds, avoines fines, et coquelicots et bleuets qui chantent rouge et bleu dans les blés mouvants; soleil dans l'air vibrant, sur les arbres assoiffés dont certaines feuilles, rousses déjà, tombent; trèfles aux reflets violets, champs de pommes de terre et de betteraves gris-vert, en marge des chemins poussiéreux; ébats dans l'eau, dans les clairières, sur les routes, dans les prés, dans les forêts.

L'air est blond, d'opale irisée à la mer, pleine de verdure et de terre brûlée en Ardenne. Les hommes se sentent plus libres. Ils apprennent à boire à la source. La lune rigole parmi les étoiles mûrissantes dont plusieurs perdent l'âme et sont filantes.

L'atmosphère, bien souvent, est grasse, sans charme. Sirius, là-haut, aboie aux trousses du Maître. Quand la bête le serre de trop près, il appelle l'orage à la rescousse. Alors ce puissant seigneur sort de sa forge les batteries de nuages grondeurs. Il souffle, rugit, mugit, lance des éclairs, crève les poches d'air et les poches d'eau d'où s'échappent les humeurs en rideaux de vapeur et en cataractes de pluie. Le chien rampant s'est caché dans les hautes broussailles d'astres. Le ciel est mobile. Des ombres, des clartés. Le soleil reparait timidement, et sourit. Les campagnes mouillées transpirent avec bonheur. On respire mieux. Le crépuscule est teinté de lavande.

Nous allons manger les dernières fraises, délicies parfumées, — des groseilles, ces clochettes pour fées naines, — des cerises aussi bonnes que les lèvres de l'aimée, — des framboises au goût mystérieux des ronces et des baies. Ave, Julius Caesar!

Paul DEWALHENS.

### PROPRIÉTÉ PRIVÉE, PÊCHE INTERDITE

Dans le dépliant « Voici ce que vous cherchez... » édité par la Fédération Touristique du Brabant, il est indiqué qu'au départ de Wavre on peut atteindre Gastuche par la R. 37 et qu'au-delà des papeteries, à gauche, il existe une chaussée conduisant au château de Laurensart, situé à l'ouest de la Dyle. Cette importante construction gothique est entourée d'un étang.

Nous tenons à signaler à nos lecteurs que cette propriété est tout à fait privée. En conséquence, le château de Laurensart ne peut être visité et il est, d'autre part, interdit de pêcher dans les étangs.

Août,

## la moisson dans la désolation

**L**E Lion a broyé le Cancer aux mille gates. Il a permis aux moissonneurs qu'ils moissonnent, qu'ils engrangent l'orge et le seigle. Les batteuses ronronnent. On laboure les chaumes, on herse la terre, on sème les navets. Dans quelque temps on coupera le froment.

Hélas! Le Cancer ressuscité a saigné le Lion à blanc. Le ciel s'est éteint, gris et bas. Voici la pluie du sud-ouest. Parfois une éclaircie miraculeuse sur des fonds bleu de ciel. Mais oui, profitons-en, allons aux champs, couchons le blé, réunissons les javelles, les gerbes, dizeaux succédant aux dizeaux.

Malheur! Il faut fuir devant les trombes rasantes, roulantes, tournoyantes. Les jours passent orageux, crispés, désolants. Canicula, la petite chienne, descendante des loups, court un peu folle, d'un point à l'autre des cardinaux, en renversant maints signes du Zodiaque. Ce n'est que vers la mi-août qu'il y eut accalmie. C'est dans un ciel mal lessivé, traversé de pâles rayons que la Vierge fit son ascension.

Les nuits furent plus claires, avec des traînées de petit lait. Un peu plus fraîches cependant, alors que la glèbe conservait une chaleur animale.

Les dizeaux avaient l'air d'être de garde pour l'éternité, de limiter l'aire du bétail qui dormait contre les grandes haies des prairies, où les lampyres, le long des fossés, se font des signes luisants. Vers 3 heures du matin, chante éperdument un coq, à rabrouer le monde entier. Le mince croissant de lune, très effilé aux deux bouts, pâlit imperceptiblement devant l'aube qui réveille les oiseaux en chamailleries cocassières. La lumière avance à pas feutrés, éteint les étoiles, une à une.

Le matin tressaille. Les ouvriers sont conduits à l'usine en autobus. Premiers automobilistes. Premiers vélocipédistes. Le soleil boude, vieux disque d'or mat. Cueillerons-nous myrtilles et mûres au bois? Et noisettes? Aimez-vous les petites pommes acides de l'août? Vous préférez la pêche juteuse? Vous avez raison... N'oubliez pas qu'il est temps de faire la confiture aux prunes... Tiens! des vacanciers sont rentrés au bercail. On pense non sans mélancolie aux écoles qui vont rouvrir leurs portes. Des oiseaux partent pour des cieus plus cléments. Déjà!

Paul DEWALHENS.

LE PROCHAIN NUMERO  
DE NOTRE REVUE  
SORTIRA DE PRESSE  
LE 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE

NOTULES

CONDITIONS POPULAIRES

NOTULES

## A Bousval, une « chevauchée » qui n'en est plus une!

Celui-là même qui ne connaît pas l'éthymologie du mot Bousval, nom d'une petite commune du Brabant Wallon, voit aussitôt, à son énoncé, surgir dans son imagination un paysage fait de maisons plantées sur un espace de terre resserré entre deux coteaux.

La « Folle du Logis » (puisqu'aussi bien il y a de nombreuses années déjà, sur les bancs de l'école, on qualifiait ainsi la faculté de représenter les objets par la pensée) ne l'aurait pas tout à fait trompé.

Bousval, anciennement Bosen-Vallis, Bosen-Val, la Vallée de Bosen — nom jadis très répandu — (un Hubert Bosen ne mit-il pas au pillage l'abbaye de Lobbes à laquelle appartenait Bousval!), cette commune donc, située à 4 km de Genappe et dont le centre se trouve sur la route de Nivelles à Wavre, est traversée par les vallées de la Dyle et du Cala et présente un aspect très pittoresque, quasi ardenais.

Vu des hauteurs qui dominent l'église Saint-Barthélemy, ou du plateau du Tri-au-Chêne avec sa chapelle bâtie en 1608 au point culminant de la région (137 mètres), son ensemble présente un magnifique panorama.

Bousval possède un vieux castel dont les bâtiments, fort simples, consistant en deux ailes formant angle et érigés dans un grand parc, datent de 1617 et la vieille ferme de la Baillerie, très ancienne surtout comme seigneurie (1413) et qui fut longtemps la résidence de la famille de Cupis Camargo (dont nous avons signalé dans notre chronique précédente « Du Dernier Patard à Godefroid Bouillon » la présence d'une pierre tombale, sous la tour de l'église paroissiale de Baisy-Thy, à la mémoire de « Demoiselle de Cupis Camargo » et que l'on crut pendant longtemps être le tombeau de la célèbre danseuse de l'Opéra de Paris).

Bousval possède encore les ruines du château de la Motte, dont il ne reste que quelques pans de murs et de vastes jardins couverts de ronces. Ce joli château Louis XV avait été construit en 1760 par le comte de Rameau, lieutenant-colonel au service de l'Autriche. Il y avait là de somptueux jardins en terrasses, ornés de bassins et de jets d'eau qu'alimentait une machine hydraulique installée au moulin de Bordeaux. Une forêt séculaire, percée de majestueuses allées de châtaigniers, fait à ces ruines un cadre magnifique. D'où vient ce nom de « la Motte »? De ce que le château est bâti sur une éminence (motte) ou de ce qu'il est proche d'un tumulus? Au lecteur à choisir.

Mais pour en revenir à notre sujet principal, signalons que la vieille ferme de la Baillerie jouait un rôle important dans le folklore de Bousval.

Il faut vous dire, en effet, que le dernier dimanche d'août, jour de la fête communale, sort une procession accompagnant la statue de saint Barthélemy, patron du village et grand protecteur des fermiers.

Jadis, cette statue était placée sur un chariot attelé de quatre chevaux qui de temps immémorial était fourni par la ferme de la Baillerie, en vertu d'une ancienne constitution qui dit :

« Aequi Ballenriensis jus habent vehendi feretrum reliquarum sancti Barthelemi locis patronis ».

La croyance populaire voulait que si le char n'était pas tiré par des chevaux de cette ferme, il ne pourrait avancer.

Cette procession était, jadis, appelée « La chevauchée St-Barthélemy » car le char se trouvait suivi de quatre-vingts cavaliers, puis du clergé. Dès la veille, au soir, les fermiers des villages environnants : Sart-Dames-Avelines, Mont-St-Guibert, etc., faisaient à cheval le tour de la procession à travers champs et se joignaient à elle à la sortie de la grand-messe. C'est à ce moment que commençait le « Grand Tour »; après lequel, le clergé rentrait à l'église pour y prendre le Saint Sacrement et faire avec lui le « Petit Tour ».

On assiste à ce pèlerinage pour obtenir la guérison des maladies de la race chevaline.

Hélas, tout a une fin : le moteur a tué la gent chevaline. La ferme de la Baillerie ne possède plus de chevaux pour tirer le chariot et les cavaliers qui accompagnent la statue du saint se comptent aisément sur les doigts de la main. Il y en a parfois deux, parfois trois et aussi parfois un!...

Bousval a aussi une légende, un peu tragique, que M. Fernand Mercx (voir le « Brabant Wallon » par Henri Desneux, page 39) raconte avec émotion. Autrefois, il existait une chapelle dite de Renoussart dont le nom évoque l'histoire des trois frères qui habitaient la ferme du même nom. Ils avaient pu tirer du sol, un trésor important à la condition expresse de ne pas regarder en arrière, sur le chemin du retour.

Mais, affolés par le hurlement horrible d'une bête fantastique, ils se retournèrent... et perdirent non seulement le trésor mais aussi la vie, mourant tous trois, à minuit, à une intervalle fatidique de sept jours!

Leur père fit construire la chapelle de Renoussart, dont il ne reste aucune trace, pour apaiser le mauvais génie qui semblait rôder autour de la maison.

### DICTONS DE JUILLET

Depuis l'époque des Césars jusqu'à nos jours, on n'a cessé de prétendre que le nom de Julius fut assigné à ce mois en l'honneur de Jules César.

L'historien latin Suétone, qui vivait à Rome au deuxième siècle de J.-C., a dit que Jules César ayant corrigé les erreurs du premier calendrier, Marc-Antoine, en sa qualité de consul, ordonna que, pour perpétuer la mémoire de ce bienfait, le mois « quintilis » ne s'appellerait plus désormais que « Julius », du nom du réformateur.

Il paraît néanmoins que cette dénomination remonte à une plus haute antiquité, qu'elle était en usage bien longtemps avant la dictature de César et qu'elle dérive du nom antique du Solstice d'été : Jul ou Joul.

Chez nous, en Occident, le mois de César est le temps de la moisson; oui-celui où le laboureur actif

et intelligent recueille vraiment la rosée du ciel et la graisse de la terre.

Les gens sages se bornent à répéter :

« On ne sait si juillet est bon  
Qu'après la moisson. »

Les dictons du mois se rapportent d'ailleurs presque tous à la pluie, météore redouté à cette époque de l'année. Le peuple la craint surtout le 3 juillet, jour où commence la canicule. Il pense que le temps du premier jour dure pendant toutes les canicules, qui ne prennent fin que le 11 août.

« Si la Canicule apporte beaucoup de pluie,  
Nous pouvons nous attendre à une mauvaise  
l'période. »

Parmi les dictons qui ont trait aux pronostics de la météorologie en juillet, nous citerons ceux que voici :

« Lorsqu'en Juillet les fourmilières s'élargissent beaucoup, l'hiver sera précoce. »

« Temps couvert et frais au commencement de la récolte, éloigne la crainte de la pluie, mais lorsque l'air est étouffant et que les moucheron, volant en rangs serrés, piquent beaucoup, le mauvais temps approche. »

« Quand le seigle coupé se crève en peillant, le paysan attentif sait à qui s'en tenir et se hâte de rentrer sa récolte. »

« Le tonnerre de juillet tue beaucoup d'hommes. »  
« Les orages, pendant que le soleil est dans le signe du Lion, font tort au seigle et à l'orge. »

Et terminons par un vœu, celui d'avoir un temps chaud en juillet, pour que l'année soit bonne, car :

« Juillet ensoleillé  
Remplit cave et grenier. »

## AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS -

### Au château de Rixensart

Les anciennes chroniques font mention du village de Rixensart dès 1244, mais ce n'est qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle que Charles de Gavre, Comte de Fresin, fit élever le château et ses dépendances et créa le parc qui l'entoure avec ses pièces d'eau et ses fontaines.

Son arrière-petit-fils Philippe de Spinola fit restaurer le château vers 1700 avec magnificence et chargea le célèbre Le Nôtre de redessiner les jardins.

La terre de Rixensart entra dans la maison de Merode par Marie Nicolassine Thomasie de Merode, Chanoinesse de Sainte-Waudru à Mons qui en hérita de sa tante la Comtesse de Brouhay, née Comtesse de Salm.

Tous les touristes ont passé devant le château de Rixensart, situé sur la route de Genval à Wavre mais peu ont eu l'occasion de le visiter car jusqu'à présent il n'a été ouvert au public que de temps en temps et de façon irrégulière.

La Princesse Henri de Merode a décidé d'ouvrir son magnifique château aux visiteurs de 14 à 18 heures les week-ends et jours fériés.

Le prix d'entrée fixé à 40 F est réduit à 30 F pour les sociétaires du Royal Automobile Club belge.

### Pour la première fois les écoliers de France exposent leurs dessins au public

Choisis parmi quelques milliers de dessins réalisés par des écoliers de France, dans le cadre d'un concours organisé par la R.T.F. et les Compagnies Aériennes U.A.T.-T.A.I., cinquante de ces dessins ont été présentés au public du Salon International du Tourisme, à la Foire de Paris.

Ces travaux réalisés par des enfants de 8 à 15 ans, ont été soumis au seul vote des visiteurs, faisant office de jury.

L'auteur du meilleur dessin a gagné un voyage en avion vers la Côte d'Ivoire, en compagnie de son instituteur.

Soixante d'entre les personnes ayant par leur vote désigné le lauréat, ont eux-mêmes été les gagnants d'un merveilleux voyage en avion d'une journée vers la Côte d'Azur.

### Deux « Oscars » du tourisme

Un « Oscar du Tourisme » a été décerné au Spectacle nocturne du Château du Lude, comme l'une des réalisations touristiques françaises les plus remarquables et les plus méritantes. L'on sait que ce « spectacle son et lumière » s'agrément de l'évolution sur la terrasse du Château en bordure du Loir, de 200 personnages costumés avec calèches, coche d'eau, chevaux et cavaliers, dans un cadre d'éclairages féériques et de ballets d'eaux.

Cet « Oscar » a été remis à Mme la Comtesse de Nicolay, propriétaire du Château et initiatrice du spectacle, par le Président de l'Association Française des Journalistes et Ecrivains du Tourisme, en présence de M. Jean Ravanel, Commissaire au Tourisme.

Un second « Oscar » a été décerné à la Hongrie pour la qualité des objets souvenirs destinés aux touristes. L'objet sélectionné est une gourde à vin, en cuir, ornée de broderies, reproduction fidèle de celles qu'arborent encore les cavaliers hongrois de la Pusztá.

Cette récompense a été remise à M. Joseph Vince, Ministre Plénipotentiaire de la République Hongroise, également par le Président de l'Association Française des Journalistes et Ecrivains du Tourisme.

Ces deux distinctions ont été déléguées à leurs lauréats au cours d'une double

cérémonie qui s'est déroulée au Salon International du Tourisme 1963, à la Foire de Paris.

### Le « Prix Galilée 1964 »

Dans le but d'honorer Galilée à l'occasion du quatrième anniversaire de sa naissance, la « Domus Galileana » de Pise a organisé un concours international intitulé « Prix Galilée 1964 ». Ce concours est ouvert aux candidats de toutes nationalités et comporte la présentation d'une monographie inédite, d'environ cinq cents pages dactylographiées, illustrant sous son aspect historico-critique l'œuvre de Galilée et sa pensée scientifique.

En 1964, une commission, formée du président et du directeur de la « Domus Galileana », ainsi que de trois spécialistes en histoire des sciences, désignera le lauréat et, au cours d'une cérémonie célébrative, elle lui remettra le « Prix Galilée 1964 », qui s'élève à quatre millions de lires italiennes.

### Cercle royal

#### « Les Joyeux d'Ixelles »

Les excursions : Dimanche 7 juillet, Uccle-Beersel. — Réunion à Uccle-Calevoet à 2 h 30. Pilote : Aug. Wenseleers.  
Dimanche 14 juillet, Promenade dans Watermael-Boitsfort. Réunion aux « Trois Tilleuls » à 2 h 30 (bus 33 et 17). Pilote : Mme E. Fellemans.

### LES CONSEILS DE L'OFFICE DU BON LANGAGE

#### NE DITES PAS

- Vous commencerez avec ce problème.
- Je suis revenue avec rien.
- Un mirage trompeur, illusoire.
- Pendre son veston par la lchette.
- Vous allez vous enrhummer avec ce temps.
- Il ne faut pas en parler et soulever ce lièvre.
- J'ai eu bon à l'entendre rire.
- Je vais au coiffeur.
- Une aérolythe.
- La lettre nous envoyée; les marchandises leur expédiées.
- Elle crie toujours sur son enfant.
- Il a facile à ne pas se tromper.
- Il a difficile à s'habituer. Vous aurez facile de le reconnaître.

#### DITES

- ... par ce problème.
- Je suis revenue sans rien.
- Un mirage (il est trompeur, illusoire par définition).
- ... par l'attache.
- ... par ce temps.
- et lever ce lièvre.
- J'ai eu du plaisir à l'entendre rire.
- Je vais chez le coiffeur.
- Un aérolythe.
- La lettre à nous envoyée; les marchandises à eux expédiées. (Ou : la lettre qui nous a été envoyée. Les marchandises qui leur ont été expédiées.)
- Elle gronde toujours son enfant.
- Il lui est facile de ne pas se tromper. Il s'habitue difficilement. Vous le reconnaîtrez facilement.

## CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

### JULIETT

1 NIVELLES : Exposition d'art religieux. Trésor d'Oignies. (Jusqu'au 13 juillet).

Cette exposition est organisée à l'occasion du 750<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Marie de Nivelles. Elle groupe l'ensemble de l'admirable trésor d'orfèvrerie de l'ancienne abbaye d'Oignies, dû pour la plus grande partie au frère Hugo, fondateur, graveur et ciseleur contemporain de Marie de Nivelles, l'un des plus grands artistes du Moyen Âge.

BRUXELLES : Exposition « L'Art et la Cité » (Palais des Beaux-Arts). Jusqu'au 25 août.

3 WAVRE : Foire aux camelots.

6 BRUXELLES : Concert par le « School Band of America », Grand-Place, à 20 h 15.

« Jeux de lumière et de musique », Grand-Place, tous les samedis, dimanches et jours fériés, vers 21 heures; jusqu'au 30 septembre.

MEISE : Concert de carillon par J. Rot-tiers, ainsi que tous les samedis du mois (à 19 heures).

7 GRIMBERGEN : Concert de carillon (19 à 20 h).

Tous les dimanches ainsi que les trois premiers jeudis du mois et les jours fériés.

LOUVAIN : Procession du Saint-Sacrement du miracle. Paroisse Saint-Jacques.

MEISE : Concert de carillon, par J. Rot-tiers, pendant la procession (Kermesse).

13 DWORP : Inauguration et baptême du géant « Wannas Lambik » (3 m 80) avec les géants « Tist » en « Triene » de Rhode-St-Genève comme témoins (18 heures).

Ommegang et danses populaires.

BRUXELLES : Ouverture des festivités de la « Kermesse de Bruxelles » (Foire du Midi). Durée six semaines.

14 GENAPPE : Fête du quartier de la gare.

Ce sont les fêtes les plus populaires. Elles commencent le samedi soir pour se terminer le lundi soir.

BRUXELLES : Cathédrale St-Michel. — Fête du T.S. Sacrement du Miracle, grand messe solennelle, à 10 heures.

AARSCHOT : Festival de Musique (14 heures). Concert par les sociétés participantes (19 heures).

Exposition des œuvres du sculpteur Akarova et du peintre Antoon Mortier (Amerstraat 5). Jusqu'au 21 juillet.

19 BRUXELLES : Grand-Place, 21 heures, fête annuelle de la société de l'Ommegang.

Le thème est axé sur le 750<sup>e</sup> anniversaire du Grand Serment Noble de St-Georges des Arbalétriers Bruxellois.

C'est en 1213, en effet, qu'il a été fait mention pour la première fois des « Arbalétriers de Bruxelles ».

La Société de l'Ommegang évoque la remise par Charles Quint du prix décerné au « roi » des arbalétriers après l'exploit qu'il aura réalisé « d'avoir tiré l'oiseau ».

Un grand défilé rappellera ensuite les fastes de l'Ommegang en même temps que des arbalétriers.

21 DANS TOUT LE PAYS : Solennités diverses et fêtes populaires à l'occasion de la Fête Nationale.

LA ROCHE - BRABANT : Pèlerinage à saint Christophe avec bénédiction des autos.

28 WAVRE : Carnaval d'été : grand cortège carnavalesque et de réclames.

### AOÛT

1 BRUXELLES : Exposition « L'Art et la Cité » (Palais des Beaux-Arts). Jusqu'au 25 août.

Cathédrale St-Michel : récitals d'orgue. Tous les jeudis du mois à 20 heures.

3 MEISE : Concert de carillon, par J. Rot-tiers. Tous les samedis à 19 heures.

4 GRIMBERGEN : Concert de carillon (19 à 20 heures).

Tous les dimanches ainsi que les trois premiers jeudis du mois et les jours fériés.

9 BRUXELLES : 655<sup>e</sup> plantation du Meiboom, à l'angle des rues des Sables et du Marais.

En 1311, les Bruxellois « caressèrent vigoureusement » les Louvanistes qui, querelleurs, bretteurs, avaient souvent maille à partir avec tous leurs voisins.

Pour récompenser ce haut fait d'armes, Jean III, duc de Brabant, accorda aux Bruxellois le privilège de couper, chaque année, à la date anniversaire, un arbre des forêts domaniales et de le planter avant 17 heures.

10 AARSCHOT : Exposition iconographique sur Aarschot (du 10 au 22 août).

11 AARSCHOT : Exposition nationale de pêche (Amerstraat).

15 MARBAIS (Brabant méridional) : Section Marbisoux : Procession de Notre-Dame.

Avec la participation de la Société des Sapeurs et de la Confrérie Saint-Roch de Marbais.

AARSCHOT : Bénédiction des véhicules, sur le parvis de la Collégiale Notre-Dame (18 h 30).

A 20 heures : illumination folklorique des maisons en l'honneur de St-Roch.

MEISE : Concert de carillon, par J. Rot-tiers, à 11 heures.

UN PEU PARTOUT : A l'occasion de la fête de l'Assomption, en beaucoup d'endroits, bénédiction des herbages et des fleurs.

18 ALSEMBERG : Procession en l'honneur de N.-D. « Etoile de la Mer ».

HEKELGEM : A l'abbaye d'Affligem, grande procession en l'honneur de N.-D. de la Paix.

Dans le courant de l'après-midi.

19 **MARBAIS** (Brabant méridional) : Sortie de la Confrérie Saint-Roch.

Costumés, les membres de la Confrérie Saint-Roch vont collecter de porte en porte et les fonds recueillis alimentent une caisse qui permet de faire célébrer des « Requiem » pour les confrères et les donateurs. Les origines de cette confrérie remontent au temps des épidémies.

25 **BOUSVAL** : Procession en l'honneur de St-Barthélémy. « Grand Tour » et « Petit Tour » (voir notre rubrique : « Traditions populaires. »)

31 **BRUXELLES** : Ouverture de la Kermesse de Notre-Dame-au-Rouge. (Cette vierge se trouve à l'église de Bon-Secours.)

Le quartier de N.-D.-au-Rouge est le plus ancien de la ville, puisqu'il est constitué par un triangle déterminé par l'église du Bon-Secours, l'église des Riches-Clares et la Porte d'Anderlecht. Il comprend ce qui fut anciennement l'île Saint-Géry, point initial de la cité. Le programme des fêtes, qui durent jusqu'au 8 septembre, est extrêmement copieux.

### SEPTEMBRE

1 **AARSCHOT** : Consécration solennelle par Mgr Suenens de la nouvelle église du Christ-Roi.

**ETTERBEEK** : Cortège folklorique, carnavalesque et publicitaire sur tout le territoire de la commune.

**HAL** : Cortège historique de Notre-Dame.

3 **UCCLE** : Cortège patriotique et feu d'artifice.

Ils sont organisés par l'Administration communale pour l'anniversaire de la libération de la commune.

7/8 **GANSHOREN** : Grande foire de l'Eglise et environs). Le 9, 53<sup>e</sup> manifestation annuel avec attractions diverses.

8 **ASSE** : Pèlerinage à la chapelle de Auwborre.

Ce monument a été édifié à l'emplacement où eut lieu le miracle de la première croix, consacrée en l'église St-Martin.

**LOUVAIN** : Procession de « Notre-Dame du Siège de Louvain ».

En souvenir de la délivrance miraculeuse de la ville du siège de 1635. — Fière Margriet. — Festival des Saisons.

**VILVORDE** : Cortège folklorique et de réclames. Départ à 15 heures.

14 **ST-GILLES-BRUXELLES** : Braderie avec sortie des géants.

Cette manifestation est organisée par l'Union des Commerçants du Centre-St-Gilles.

**ETTERBEEK** : Grande fête de plein air.

Elle se déroule au Parc Louis Van Hooveld. (Bals, concerts, forains, illuminations). (Jusqu'au mardi 17).

**AUDERGHEM** : Exposition internationale philatélique : Vente du timbre « Europe 63 ». — Jusqu'au 22 septembre.

17/18 **GANSHOREN** : Fêtes de la Saint-Martin. Cortège.

21 **IXELLES** : Cortège folklorique « Les Wieze Oktoberfeesten » organisé par le Syndicat d'Initiative de Wieze.

29 **NIVELLES** : Procession du « Tour de Ste-Gertrude ».

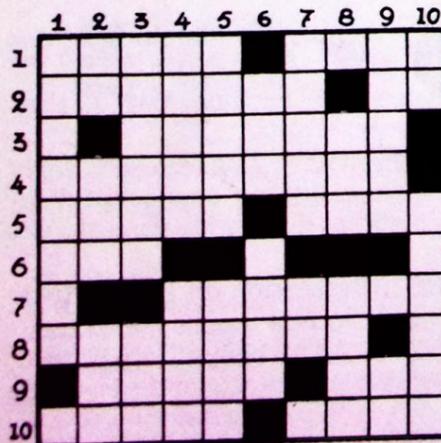
Départ à 7 heures du matin pour arriver à l'église à 15 heures.

## NOS MOTS CROISÉS

### PROBLEME N° 43

#### HORIZONTALEMENT

- Célèbre écrivain brabançon, natif de Zichem. Bourgmestre qui a donné son nom à une rue de Bruxelles.



- Commune du Brabant, non loin d'Aarschot. Patrie des frères Anguier.

- Commune du Brabant, près de Nivelles.

- Hameau de Braine-l'Alleud.

- Instrument d'agriculture. Commune du Brabant qui possède un « oude gasthuis » depuis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

- Forme d'avoir.

- Famille célèbre de Belgique qui a fourni le nom à une avenue d'Uccle.

- Commune du Brabant wallon très fréquentée durant la belle saison.

- Attaques. Femme de Saturne.

- Nombre. Sainte à qui fut dédiée la charmante église romane de Val-Duchesse.

#### VERTICALEMENT

- L'une des plus anciennes fontaines de Bruxelles.

- Mesure. Interjection. Période.

- Archiduc dont l'effigie surmonta en 1618 la gracieuse fontaine du Perron de Nivelles. Une forme de nuire.

- Animaux. Commune brabançonne arrosée par le Train.

- Extrait le sel. Arme.

- Boisson. Vignoble.

- Musée de Milan. Pronom.

- De rire. Ville d'Angleterre.

- Fais tort. Deux lettres de Piétrain.

- Connaissance d'une chose. Rivière du Brabant, affluent de la Grande Gè.e.

Pierre LAURENT.

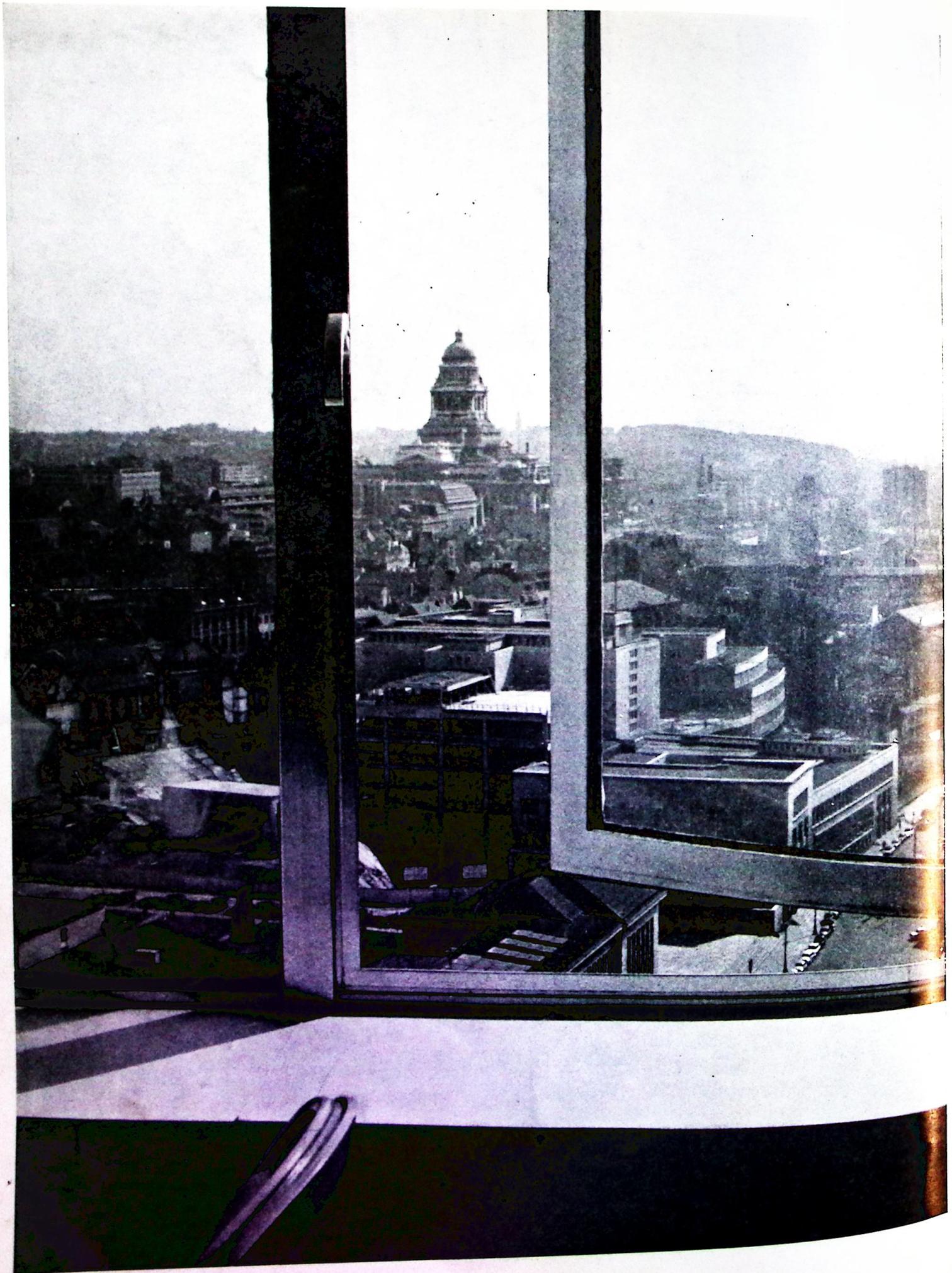
### SOLUTION

DU

N° 42



Dentelle de pierre de la cathédrale St-Michel.



*La Justice à l'étroit...*